7me Année N° 11 Novembre 1908.

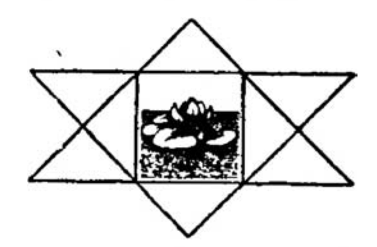
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

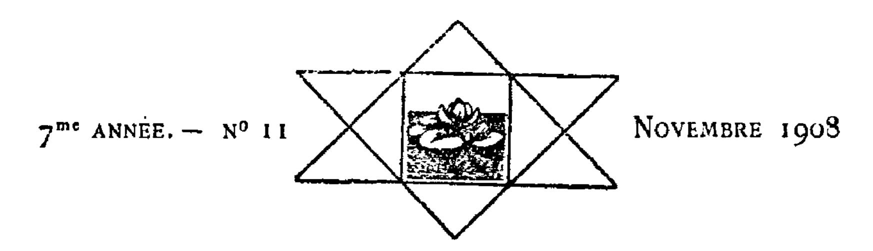
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7[me] ANNÉE. — N° 11



NOVEMBRE 1908

REVUE COSMIQUE

LA PLACE VIDE



Nous ne voyons plus sa forme chère, aux lignes harmonieuses, sa figure sympathique, si bonne et si tendre, sillonnée des traces de longues années d'une vie de Lutteuse Psychique, ni son doux sourire, pareil au rayon solaire qui chasse la tristesse, ni son maintien calme et majestueux de victorieuse prééminente !

Nous n'entendons plus sa voix mélodieuse, ses paroles de douceur inspirées par la sagesse, cette poésie puissante et profonde qui fluait comme un fleuve magnifique de la source pure du Soph, et par laquelle s'exprimait cette grande intelligence dans l'immense étendue de sa vaste connaissance !

Les enfants psychiques chéris ne baisent plus ses petites mains de sensitive, ses petites mains laborieuses et diligentes, sans cesse occupées aux travaux de l'art et de la littérature, et aussi, et surtout, aux soins de la vie sacrée du Home, abri béni de l'amour !

On l'a entendue raconter l'histoire d'une *revenante* d'autrefois, qui venait de temps en temps au foyer familial s'asseoir parmi les siens.

Reviendra-t-elle, elle aussi, nous réjouir de sa présence? Nous laissera-t-elle, de nouveau, nous reposer à ses pieds comme dans les jours d'antan ?

Et ce n'est point là un rêve, un édifice sans fondement : sûrement, elle reviendra ! sûrement-elle nous apparaîtra, visiblement même pour l'état nervo-physique.

La vie est universelle ; elle est une ; éternelle ; inchangeable ; elle ne change que dans la forme, et elle règne, souveraine unificatrice, en celle qui, étant individualisée, ne nous a pas pour longtemps quittés.

Déjà Elle s'approche, Elle est parmi les siens, qui ont conscience d'un étroit rapport avec Elle, conscience qui se développe graduellement de jour en jour, de même que sa conscience, à Elle aussi, devient toujours plus présente et plus complète.

Blanchissons donc nos vêtements, pour qu'ils ne soient pas trop indignes auprès de sa robe lumineuse, pure, immaculée, et puissent nos larmes, versées si douloureusement, laver les taches dont nous avons pu les souiller par des pensées, des paroles ou par des actions sans charité.

Marchons courageusement, tout droit devant nous, poursuivons ce sentier sur lequel Elle nous a entraînés : il est pénible, en ce moment ; mais peu à peu notre peine s'y adoucira, jusqu'à ce que nous entendions les chants héroïques de l'heureuse victoire, lorsque le dernier sombre voile écarté nous révèlera, en Reine Triomphante, la Tant aimée qui nous conquiert et nous porte le bonheur !

LA VIE

C'est l'heure où, autour de la grande table de frêne, sont groupés chaque jour ceux qui de toute leur aspiration, de tout leur être, écoutent avec une admiration immense et une tendresse émue, les paroles merveilleuses, les paroles libératrices que prononce à travers eux pour le monde, pour l'homme le Porteur de Lumière, l'inlassable annonciateur de la Vie.

La salle est doucement éclairée par deux fenêtres étroites qui laissent apercevoir des montagnes lointaines ; elle est longue et voûtée comme une nef, et la pierre sonore seulement recouverte d'une claire peinture bleue, semble un peu vivante, tant l'atmosphère est chargée d'énergie qui s'infuse et pénètre tous les objets.

Ceux qui écoutent sont vêtus de robes bleues foncées et portent sur la tête une calotte carrée de même nuance.

Lui, est irradiant d'une beauté spirituelle, d'une beauté d'amour et d'intelligence, d'une splendeur de vie ; sa robe est entièrement blanche, sa calotte et sa ceinture sont rouges ; autour de la table il y a aussi des femmes mélodieusement attentives, dont le visage grave et pur reflète des océans d'attente et d'espoir ; leur vêtement bleu pâle tombe en longs plis souples, royalement simples, pareil à travers les siècles.

Il parle, non des lèvres seulement, mais de tout son être ; de tout son être unifié dont chaque geste, chaque vibration, chaque élan manifeste sans cesse l'idée cen-

trale et unique, l'Union consciente pour la gloire de la Vie.

Des torrents d'enthousiasme réalisateur semblent fluer de lui; des vagues d'amour s'émanent et se répandent, lorsque les mains levées, les yeux extasiés de lumière, il s'écrie :

« La Vie ! La Vie ! Elle est universelle, suprême, elle est en tout et elle est tout ; elle est la base et le sommet, l'origine et l'épanouissement ; elle est partout et elle contient tout ; nous ne connaissons pas autre chose.

La Vie ! première manifestation de l'Inconnu, vêtement du mystère, champ illimité que parcourt notre conscience sans pouvoir en connaître le principe !

Oh ! si on en comprenait les richesses cachées, les magnificences latentes, les trésors de joie ! Si l'homme s'éveillait pour la réalisation des possibilités inouïes qui sont en elle !

Mais qui comprend ? qui s'éveille ? qui sait mettre toute sa volonté à trouver et à appliquer ?

L'homme s'est enfermé lui-même dans d'étroites conceptions qui font sa misère ; il s'est emprisonné dans la résignation ; il s'est enchaîné dans son habitude, quand, tout autour de lui, la source inépuisable de toutes choses roule ses flots inutiles !

Rien ne manque ! Non rien ne manque ! La Vie est là, à sa portée, partout. Elle est en lui et hors de lui ; elle est dans l'individuel et dans le non individuel ; elle est dans la force et dans la substance ; elle est dans l'intelligence comme elle est dans l'amour, elle est dans toutes les densités, dans toutes les formes ; elle est dans la conscience et dans l'inconscience, dans l'organisé et dans l'inorganisé ! dans le minéral comme dans le végétal, l'animal, l'humain, le divin... dans l'atome, la Vie est... tout vit.

Le néant n'existe pas... Et par conséquent il n'y a aucune place pour la mort. La forme change, la vie demeure ; elle se voile pour reparaître ; elle est suprêmement, elle est in-

destructible. Et ce mot qui veut dire néant, hors de la vie, ce mot n'a pas de sens, il est incompréhensible, inconcevable, il est faux. En vérité il n'y a que transition, passage d'un mode de manifestation à un autre vêtement d'une densité ou d'une autre ; mais la Vie persiste, la Vie est et sera éternellement. Et tout est immortalité.

Il y a des mondes dans cette certitude... des mondes... des mondes d'espoir... un chemin pour la victoire humaine, le seul chemin! Comprenez-vous »

Et de tout son être qui s'élance, le Semeur de restitution scrute ceux qui l'écoutent, comme s'il attendait d'eux l'adhésion immuable qui se réalise, qui déroule les anneaux de l'action féconde, qui entreprend l'œuvre sublime !

Tous murmurent très doucement, intensément dans leur cœur : « Toute notre âme veut avec vous. »

Lui répond aux paroles intérieures:

« Vouloir ! Savez-vous ce que c'est que vouloir?

Vouloir, c'est concentrer toutes ses forces vers un but; avec une persistance que rien n'arrête, que rien ne décourage, c'est développer progressivement un germe, le protéger, le nourrir jusqu'à ce qu'il soit devenu l'Immensité transformée. C'est se donner tout entier. C'est devenir le serviteur incessant de l'Idée... C'est faire tout ce qu'on peut.

Il n'y a pas de demi-mesures.

Oui, j'espère, j'ai confiance que vous réaliserez...

Mais veillez sur votre zèle. Il ne sera jamais assez enraciné, jamais trop puissant. »

Celui qui est assis à sa droite dit : « Montrez-nous les possibilités, afin que les ayant pressenties. nous les comprenions et les voyions. » Et lui répond :

« La vie est la manifestation universelle ; tout est en elle ; tout a pour origine la vie. Comment quelque chose peut-il contenir ce qui n'est pas dans son origine ? Dans l'origine il n'y a que la vie. Dans les êtres qui viennent de

l'origine il n'y a non plus que la vie ! La première manifestation de la vie est la conservation. La conservation développe le désir ; ce désir attire, évoque l'intelligence et l'intelligence réalise le désir comme protection, direction, utilisation toujours plus parfaite, développement toujours plus vaste.

La Vie est le vêtement de l'Intelligence, l'α et l'ω, la manifestation totale. En vérité nous ne savons pas autre chose. Nous sommes baignés dans ses flots inépuisables, nous sommes une molécule de ses flots sans limites.

La conscience latente et manifestée est l'individualité. Puisque cette individualité est constituée par un élément immortel, la vie intellectualisée, il y a pour cette individualité à trouver le moyen de se conserver elle-même, c'est-à-dire s'évoluer de plus en plus. De son évolution dépend son immortalité. C'est toute la science, la science véritable, la seule science, la science de vivre.

Que sont les éruditions, les spécialisations, les classifications, à côté de la science des sciences et de l'art des arts, la science et l'art de vivre ? Car avant toute chose, il faut être ; c'est la condition première de toutes les possibilités. Pourquoi donc gaspiller l'énergie précieuse de la recherche et de l'étude sur mille problèmes secondaires, tant qu'on n'a pas résolu victorieusement le seul problème fondamental, le seul universel désir, la seule chose nécessaire, la conservation de la conscience ?

Magnifiques, innombrables, splendides, sont les possibilités ouvertes devant la vie individualisée, devant la conscience humaine !

Mais c'est un travail cosmique. Il faut que cellule après cellule, les individualités s'assemblent et s'unifient et s'organisent pour former l'individualité cosmique, le règne de l'harmonie, le couronnement de l'homme.

Que fait la cellule pour manifester sa cause ? Cherche-t-elle à s'étendre, à grandir indéfiniment, à devenir une cellule géante ? Non ! elle se divise, elle se dédouble et

elle s'unit, elle cherche à devenir une en plusieurs. C'est un grand enseignement.

C'est parce que la vie est la manifestation universelle dont toutes les formes sont des vêtements, que l'analogie ouvre à la pensée des horizons innombrables.

De densité en densité, d'états en états, en la multiplicité, l'unité se manifeste. Ce qui est vêtement devient à son tour revêtu, et de revêtement en revêtement, l'unification intégrale doit se réaliser.

Il ne faut pas qu'une conscience veuille absorber l'univers, se faire le centre de tout, s'égaler à l'Infini, mais que reflétant de son mieux son origine infinie elle s'unisse impersonnellement à d'autres consciences pour former, dans l'innombrable union, la conscience progressive de la cause unique.

En ceci est l'humilité sans laquelle il n'y a pas de sincérité et qui est le gage de la persistance de la conscience individuelle, qui devient comme bercée dans le tout, par expansion vers le tout.

Voir les choses telles qu'elles sont, c'est rendre possible toutes les conquêtes, toutes les découvertes, toutes les applications. C'est toucher un monde nouveau, c'est apercevoir la terre promise... »

Le silence qui suit cette dernière parole est encore vibrant des ondes de sa voix si belle, de sa pensée somptueuse et magnifique qui plane comme le temple immense où s'éveillera la plus haute Humanité.

Un profond recueillement s'étend sur tous ; un repos d'espérance et d'amour tombe sur les assistants comme une eau diamantine que chacun sent et que les voyantes voient.

Après un moment, celui qui est assis à la gauche du Révélateur s'exclame :

— Qu'elle est inépuisable, votre parole, qu'elle est innombrable votre pensée. Vous êtes une source incessante qui nous remplit. Près de vous tout le réel se trans-

forme en enseignement, en science, en sagesse, comme une nappe sans fin. »

Lui répond :

« Je parle de la Vie ; comment pourrais-je être limité ? Je parle de l'Inépuisable ; comment pourrais-je être épuisé ?

Je reflète de tout mon être mon Origine, je vis en elle et elle me fait vivre ; c'est pourquoi je l'annonce, je la proclame et la loue.

En la Vie et par la Vie toutes choses sont ; elle est le vêtement universel, la manifestation de la Cause inconnue ; la réalisation de la Cause, l'existence de la Cause. Sans elle, la Cause n'existe pas ; un n'existe que par deux et en vérité deux est le premier nombre. La Cause n'existe que par son effet ; l'origine ne prend conscience que dans son émanation ; la racine et le feuillage sont essentiels l'un à l'autre ; l'un sans l'autre ne sont pas.

C'est par la Formation que le Formateur se forme.

Il y a beaucoup de choses en ceci. »

Un des assistants demande :

« Nous comprenons tout ce que vous nous montrez, mais vous passez toujours en avant et nous ne faisons que vous suivre ; pourquoi ne voyons-nous pas les conséquences, pourquoi sommes-nous comme quelqu'un qui regarde et ne voit pas ? »

Il répond :

« Parce que le miroir que vous êtes, c'est à-dire la vie qui est en vous, n'est pas pleinement en rapport avec ce qui doit être reflété, c'est-à-dire la vie universelle.

La lucidité progressive vient de la limpidité, de la transparence qui permet la réflexion du réel selon la vérité, cette vérité qui ne peut être autre chose que la possibilité la plus haute : ce qui doit être.

La vie est la seule réalité. Elle contient tout ; elle est mouvante, changeante, ondulante, incessamment transformée ; ainsi tout en elle est relatif.

Mais la vérité est le chemin droit vers le maximum de

vie, la route infinie de la Plénitude et de l'Harmonie qui passe à travers l'utilité, la continuité, le développement progressifs.

C'est pourquoi la vérité est notre guide, notre boussole, notre étoile, notre lumière, notre espérance, notre rocher

C'est pourquoi il est annoncé : Vous aimerez la vérité et la vérité vous délivrera !

Par le rapport avec la vérité, en aspiration, en désir, en volonté, en acte, l'homme est illuminé ! Son regard intellectuel s'étend d'horizon en horizon, de clarté en clarté.

Il devient sans cesse une conscience plus vaste, une individualité plus forte, capable d'une progression qui s'accroît.

Pour que cette réformation s'accomplisse constamment, normalement, facilement, nous devons être avant tout plastique.

Nous ne méditerons jamais assez sur la plasticité, car elle est le portail de l'Immortalité, le seuil du sanctuaire de l'Harmonie intégrale, l'aube du jour éternel ! »

— Qu'il est beau l'Initiateur qui marche sur les montagnes en vêtement couleur de diamant, en vêtement couleur de poussière...

C'est une des jeunes femmes qui dort d'un sommeil d'éveil et manifeste ainsi qu'elle voit en acte ce que les autres entendent et ressentent seulement.

Lui, continue : Ses longs cheveux châtains clairs encadrent son visage irradié d'intelligence et d'enthousiasme ; ses yeux parlent en gerbes fluidiques ; ses mains admirablement fines semblent soulever des océans de forces et sous sa calotte cramoisie qu'il a relevée d'un geste, son front inoubliable apparaît comme un centre de lumière.

« Que sommes-nous ? Par nous-mêmes nous ne sommes rien ; en nous-mêmes nous ne sommes rien.

Pourquoi vouloir affirmer et manifester ce qui n'existe pas : notre personnalité ?

Notre personnalité n'est qu'un arrêt dans la manifestation de notre origine, de notre cause.

Quelle erreur, quelle vaine folie, quel orgueil destructeur pousse l'homme à se séparer de sa cause en qui se trouve toute son existence, toute son énergie, toute sa possibilité d'être, de manifester, de grandir !

Qu'est-ce que l'homme ! un atôme ou la vie prend conscience d'elle-même ; une cellule où les forces de la vie sont reçues et diffusées ; un point du vêtement de la vie ; une molécule du vêtement universel.

Dans l'union avec la cause, dans l'amour de la cause, dans la volonté de la manifester toujours mieux en la comprenant toujours plus, il y a la réalisation de toutes les promesses, les trésors d'abondance, l'individualisation éternelle.

O homme ! abaisse ta personnalité qui est ta prison et ouvre les ailes, les libres ailes de ton individualité réflectrice qui est ta part d'être dans le tout-être ! Et tu vivras !

Oui, aimer la vérité, c'est aller en avant de toute notre âme, de tout notre être, de tous nos moyens vers une lumière auprès de laquelle la lumière d'hier paraît obscure ; c'est s'abandonner à l'accroissement incessant de notre conscience cosmique ; c'est laisser ouvertes les écluses réceptrices des forces universelles ; c'est ne jamais arrêter la circulation des énergies mondiales par la fixité égoïste de ce que l'homme appelle faussement son moi.

Savoir être une partie du tout ! vouloir pleinement être un atome conscient et responsable, un atome utile dans le grand corps des Formations intégrales unifiées ! Quel champ magnifique, quelle carrière inépuisable, quelles possibilités sans fin devant chacun de nous ! Assurer un rôle cosmique et par la persévérante, fidèle, inaltérable utilité, par la plasticité de l'action qui est la perfection de l'utilité, le garder, l'évoluer, le remplir de siècle en siècle, d'époque en époque... C'est le chemin de la Vie...»

De nouveau un silence sillonné de vagues intellectuelles

lumineuses et saphirines que les voyants aperçoivent et que tous les sensitifs reçoivent comme une brise venue des profondeurs lointaines, chargée d'espoir, parfumée de splendeur de rêve, un long silence plane au dessus de l'assemblée.

Un peu plus tard, celui qui inlassablement parle de la victoire humaine, l'Initiateur aimé, le héros conducteur, se lève et avec un geste familier et doux, le visage maintenant d'une gravité concentrée, il dit :

« N'est-ce pas l'heure du repos ? le repos fécond sur les ondes duquel est portée notre aspiration. »

Alors chacun se lève, l'embrasse et sort ; avec une tendresse océanienne, Il les regarde s'éloigner et ses yeux restent posés sur eux comme une bénédiction pour que leur repos soit béni ! car il a mis en eux son espérance et à travers eux il sème vers l'Humanité les germes libérateurs.

Quand le dernier a franchi le seuil, Lui, ouvre une porte et disparaît dans une chambre faiblement éclairée par une lumière rouge.

Nul ne le suit, même en pensée, sous les quadruples voiles qui protègent son repos, son repos fécond qui descelle les sources scellées.



FRAGMENTS

Les actes de légitime obéissance portent le « guinéa stamp » de l'immortalité, l'estampille indicatrice de l'or pur. — Ceux qui passent leur vie dans l'accomplissement de tels actes, sont des sages, des milliardaires psychiques.

*
* *

Les temps et les saisons

Il y a des temps et des saisons où notre Moi supérieur nous indique une voie spéciale à suivre. Le plus grand bonheur de notre vie peut dépendre de l'habitude de suivre cette voie lumineuse.

Souvent les faits qui nous paraissent les plus insignifiants sont les premiers anneaux d'une chaîne merveilleuse de circonstances capables de nous ouvrir un vaste horizon de bonheur.

Par exemple l'acceptation d'une soirée chez une amie peut nous faire rencontrer les êtres, ou l'être dont dépendra toute notre vie.

Si des obstacles se dressent devant nos yeux un peu effrayés, efforçons-nous de les méconnaître; bientôt nous nous apercevrons qu'ils sont des ombres trompeuses; ils s'évanouiront si nous ne les matérialisons pas par la force de notre pensée.

Nous avons des moments de découragement où nous voyons toute chose sous un aspect sombre. D'autres êtres nous sont préférés, nos plus chers désirs restent irréalisables. Alors il est bon d'examiner si quelque défaut en

nous n'est pas en partie la cause de nos ennuis. S'il en est ainsi nous devons vaincre ce défaut, n'oubliant aucun devoir et nous mettant à l'œuvre avec force et courage, sans gaspiller nos forces par une résistance active non sanctionnée par notre conscience — ce qui ne pourrait être qu'inutile et nuisible.

Ainsi par la lumière de la méditation nous surmonterons cette triste vague de flux et de reflux et encore une fois nous verrons briller les doux rayons de l'Etoile de l'Espérance. Alors ne nous fermons pas à la brise vivifiante, mais respirons-la pleinement, n'étant plus épuisés par une résistance mentale, beaucoup plus fatigante encore qu'un effort physique. Suivons le conseil du vieux proverbe : « Fais du foin pendant que brille le soleil. » Utilisons notre renouvellement de forces en faisant le plus beau progrès possible. Il nous sera facile autant que joyeux.

Lorsque notre être composé : mental, psychique, nerveux et nervo-physique, semble demander une culture spéciale, ne la négligeons pas, car nos dons sont des fleurs précieuses qui nous embellissent plus que tous nos ornements achetés à prix d'or.

*
* *

Là où il y a la vie, il y a l'évolution

Même lorsque la roue de l'évolution tourne si lentement que nous ne nous apercevons pas de son mouvement, le progrès s'accomplit, car il n'y a pas vie sans évolution. Sans nous décourager, sans envier les dons psychiques d'autrui, cultivons de notre mieux nos propres capacités. Si nous les développons bien, elles réveilleront probablement en nous des capacités psychiques toutes nouvelles et nous mettront en état de recevoir les dons de ceux « qui reçoivent les dons pour les hommes ».

Ne nous décourageons pas (le découragement est une

ombre malfaisante qui demeure dans les brumes de l'ignorance et qui s'évanouit au contact de la lumière).

Ayons une ardeur compatible avec la Charité, bien précieux qui empêche l'isolement. Mettons-nous à l'œuvre avec le calme et la persistance qui sont les gages de la victoire.

*
* *

Les fleurs d'un beau jardin étaient en grand émoi : leur jardinier, obligé de s'absenter, les laissait fort incommodées par l'envahissement des « mauvaises herbes ». Après une grave consultation, les chefs du royaume floral décidèrent la guerre contre les intruses. Le Zéphir dont la conscience était un peu inquiète (il avait beaucoup aidé à cette invasion par le transport de plusieurs graines plumeuses) accepta d'annoncer la déclaration de guerre à toutes les fleurs du domaine et à celles des environs.

Zéphir après avoir rempli fidèlement sa mission, conta le grand événement à sa petite amie Ella, la plus belle de toutes les fleurs à son avis. Cette enfant de dix ans était la fille unique du maître de la propriété ; elle surveillait tout ce qui se passait et s'intéressait particulièrement à ses amies les fleurs.

Un jour, elle s'était assoupie sous l'ombre d'un grand figuier lorsqu'une abeille en lui souhaitant le bonjour lui apprit une grande nouvelle : La rose, reine des fleurs, venait de proclamer la paix à cette condition : que chacun se tînt à sa propre place. De cette façon les plus dédaignées des mauvaises herbes pourraient vivre et être heureuses. Ella vit alors les lys, les roses et toutes ses autres amies, même les plus humbles, se ranger dans un ordre charmant. Les moindres herbes, étant à leur place, devenaient utiles : le bonheur régnait partout !

Alors les campanules et leurs sœurs des bois sonnèrent un carillon si gai et si joyeux, qu'Ella s'éveilla subitement...

Longtemps son joli rêve resta dans sa mémoire, et lors-

qu'elle respirait le parfum exquis de la rose, elle méditait profondément sur la beauté possible de la vie selon la Sagesse !

*
* *

La culture de la santé

La Santé est un facteur prééminent, sans lequel tout travail se fait péniblement. En cosmophiles qui avons devant nous la tâche grandiose, non seulement de poursuivre avec ardeur notre propre perfectionnement, mais d'aider de notre mieux celui d'autrui si la charité nous l'indique, il nous est absolument nécessaire de cultiver notre santé intégrale.

Les règles de l'hygiène physique telles que de manger et boire avec modération ; de nous reposer autant que notre être composé le demande, de respirer l'air le plus pur que nous ayons à notre portée ; de prendre suffisamment d'exercice et de repos pour maintenir cette précieuse santé, sont pour la plupart (sauf celle du repos) assez bien comprises, par tout le monde, mais il n'en est pas de même en ce qui touche nos degrés nerveux, psychique et mental. Par exemple, en ce qui touche le degré nerveux, il est bien peu compris que chaque pensée, parole ou action du déséquilibre (c'est-à-dire ne pouvant supporter la lumière divine qui est en nous) nuit à sa santé en détruisant le calme et en affaiblissant la force de volonté qui lui sont tous deux si nécessaires.

A l'égard du degré psychique :

Il est utile, conformément à la charité, d'accoutumer notre âme des sens à voir, entendre, sentir, toucher, goûter tout ce qui est le plus élevé et le plus beau ; nous apprenons ainsi à choisir le bien et à écarter le mal. Rappelons-nous que l'âme des sens doit être comme un lys pur qu'aucune tache ne souille. Il ne faut donc pas l'exposer sans raison à des conversations, des lectures, des spectacles impurs qui peuvent nous dégrader par leurs influences souvent puissantes.

Quant au degré mental, quels soins devons-nous prendre de n'employer notre mentalité que sérieusement ! d'éviter pour elle des excès, ou une mauvaise direction !

Il est à observer qu'à peu d'exceptions près, toute personne qui est arrivée à un haut degré de perfectionnement de son art ou de son métier, quel qu'il soit, possède, à l'égard de cet art ou de ce métier, une grande prudence. Cette observation peut nous être utile et nous servir d'exemple dans notre marche vers le but tant désiré du perfectionnement du moi.



Lorsque nous nous apercevons que nos pensées manquent de charité, fuyons-les de suite ; ne couvons pas ces œufs dangereux de crainte de faire éclore des monstres qui pourraient nous terrasser !



LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

SCÈNE V

C'est une chambre haute, dont la table et les rayons sont couverts d'anciens manuscrits, de livres, d'instruments d'espèces variées et de nombreux flacons. Un jeune néophyte est assis; il tient dans sa main une carte astronomique qu'il étudie si profondément qu'il n'observe pas l'entrée d'un homme qui porte le costume d'un Chaldéen : sur ses longs cheveux, qui retombent sur ses épaules, repose une calotte carrée. C'est Mordaco, des princes de Chaldée, qui s'est retiré de la porte du roi.

Mordaco un jeune néophyte. — Dites-moi, Ezra, où est ma fille, ma Shemsha.

Ezra. — Depuis que vous m'avez quitté, j'ai été absorbé par l'étude de votre carte céleste, et j'ignore où elle est : peut-être Tucbata l'a emmenée dehors pour voir les merveilles de la cité.

Mordaco. — Hélas ! Hélas ! je crains que votre supposition ne soit que trop vraie.

Ezra. — Pourquoi ? Tucbata est la nourrice de Shemsha qu'elle aime et sert fidèlement. En outre la cité est gardée en un tel ordre, que tout le monde peut se promener en sûreté la nuit dans les rues, et à présent il fait plein jour.

Comme Ezra parle ainsi, on entend des pas légers et des rires joyeux.

Mordaco. — C'est le pas et la voix de mon enfant. Dieu merci ! et cependant tout mon être est rempli d'un présage de malheur (*à Tucbata*). Avez-vous emmené Shemsha à travers la cité.

Shemsha. — Oui mon père, et j'ai vu le merveilleux palais royal qui dépasse en beauté même ceux de mes rêves. Les jardins suspendus, les innombrables fontaines, les statues, les lacs, les fleuves splendides, les bosquets d'arbres majestueux... le palais lui-même est d'une beauté exquise ; mais tout cela n'est rien en comparaison du palais de la reine qui avec ses nombreux pinacles d'une pure blancheur s'élève contre le ciel comme une dentelle d'une blancheur de neige ornant une robe garnie de pierres précieuses. La scène était pour moi ravissante, non seulement en raison de sa beauté, mais parce qu'elle me semblait familière ; et cependant comme vous le savez, mon père, c'est la première fois que je mets le pied dans un pays étranger.

Tucbata. — Comme Shemsha se tenait debout en regardant la merveilleuse scène, mon seigneur, une chose étrange est arrivée.

Mordaco. — Qu'est-il arrivé ?

Tucbata. — Un homme est sorti par les grandes portes, d'une belle prestance, richement vêtu et portant dans sa main une verge d'or.

Mordaco. — Et alors ?

Tucbata. — Il s'adressa très courtoisement et aimablement à nous, car c'était un si grand personnage qu'il aurait pu être le roi lui-même.

Mordaco. — Que dit-il ?

Tucbata. — Il disait : Sans doute que cette belle vierge est de la Chaldée, car elle a la tête nue et ses cheveux sont dénoués. Peut-être, elle est de la maison du prince Mordaco.

Mordaco. — Et vous avez répondu ?

Tucbata. — Que Shemsha était de race royale, comme il l'avait deviné, et votre unique enfant survivante.

Mordaco (couvrant son visage de sa main) : — Hélas ! mon enfant, hélas ! ma Shemsha, l'unique rayon solaire qui reste pour illuminer ma vie.

Shemsha (s'agenouillant à côté de lui). — Qu'est-ce qui vous inquiète, mon père ? Croyez-moi, il n'y a aucun danger pour moi. L'homme me regardait avec déférence et ne me parla pas du tout.

Ezra (levant la main de Mordaco à ses lèvres). — Ne vous affligez pas, mon plus que père ; fuyons d'ici, ne perdez pas un moment.

Mordaco. — Votre conseil est sage autant qu'il est naturel, puisque vous aspirez à être le fiancé de Shemsha et que vous l'aimez ; mais il y a des secrets de connaissance dans ce lieu qui ne doivent pas tomber dans le pouvoir des mages de Misraim.

Ezra. — Je serai responsable de ces choses-là : gardez seulement en sûreté le principal trésor, et tout ira bien.

Mordaco à Shemsha. — Allez à votre chambre, mon enfant, et mettez le manteau à capuchon avec lequel vous avez voyagé ici. (*à Tucbata*) ne perdez pas de temps.

Ezra. — Je devine la cause de votre trouble, mon père et maître, car la cité résonne du désir du roi de trouver une reine qui remplacerait la reine Vash-ti. Que l'invisible vous aide à arriver chez vous en sûreté.

Mordaco. — Ce n'est pas en Chaldée, qui est en partie soumise au pouvoir du roi que nous irons, mais au pays central où il n'a aucun pouvoir : ma première pensée fut de prendre refuge en Misraim mais il ne serait peut-être pas sage de faire ainsi, en raison des anciens griefs qui existent entre la race de Misraim et celle de Heber.

Shemsha entre enveloppée de son sombre manteau et suivie de Tucbata.

Mordaco. — Comme toujours, mon enfant, vous m'obéissez promptement.

Shemsha.. Comment n'en serait-il pas ainsi. Votre désir n'est-il pas toujours pour mon bien-être et mon bonheur. Ezra vient-il avec nous ?

Ezra : — Je vous suis : avant longtemps nous nous rencontrerons encore. (*à Tucbata*). Avez-vous entendu le son d'un rire moqueur de quelqu'un d'invisible ? Qui est-ce qui se moque de moi ?

Tucbata. — Je ne sais pas, je n'ai rien entendu.

Mordaco. — Je confie tout à vous,mon fils. Pour un peu de temps adieu.

Comme Mordaco traverse la grande chambre vers l'entrée, la porte s'ouvre et un groupe d'officiers entre. Le groupe se sépare et un homme richement vêtu s'avance en tenant dans sa main une légère verge d'or.

Mordaco à lui-même. — C'est Hazif, le principal eunuque du palais. Hélas ! Il est trop tard. (*à Hazif*) Que désirez-vous ?

Hazif. — Demain, c'est la fête de la nouvelle lune, et, selon votre coutume,il y a une fête pour les matrones et les vierges de la maison royale à laquelle j'invite votre jeune fille, qui, par sa beauté excellente, brillera comme l'étoile du berger parmi les mondes stellaires.

Mordaco. — J'apprécie l'intention selon sa valeur,mais il faut que je m'en aille sans délai.

Hazif. — Vous êtes libre d'aller où vous voudrez, mais au sujet de votre fille,c'est une autre matière.

Mordaco. — Je ne comprends que trop bien ; mais quoi ? si mon enfant refuse votre offre.

Hazif. — Alors, elle retournera à vous telle qu'elle vous a quitté. Nous ne violons pas les femmes.

Mordac. — Et si je refuse de la laisser vous accompagner au palais ?

Hazif. — Etant sage, vous n'opposerez pas votre volonté à celle du roi qui désire que vous soyez son hôte honoré.

Mordaco. — A quoi bon accompagner ma fille, puisque

je serais séparé d'elle à la porte du palais des femmes ? (*Serrant Shemsha dans ses bras.*) Assurément mon enfant reviendra.

Shemsha. — Il n'y a qu'un peu de temps, j'aurais répondu oui de tout mon être. Mais maintenant...

Mordaco. — Quoi ?

Shemsha. — Une voix comme au dedans de moi parle sans paroles en disant : Par l'offrande de toi-même tu sauveras ton peuple.

Mordaco. — Etes-vous certaine que la voix ne vienne pas du dehors ? ne te laisse pas tromper, mon enfant ; la puissance occulte d'Iran est-bien connue.

Shemsha. — Mon père,la voix sans son vient des profondeurs de mon propre être, ou de la Lumière qui est au dedans de moi.

Mordaco. — S'il en est ainsi, tout va bien. Loin de nous d'être comme une ombre entre aucun être et la Lumière divine qui est son illumination.Mais pour moi quelle tristesse !

Shemsha. — Bénissez-moi, mon père,avant que je parte.

Mordaco. — Que la pure Lumière t'illumine pour que tu réalises ta conception à travers le temps jusqu'au sans temps. *Ils s'embrassent et Mordaco se retire dans une chambre intérieure pour cacher son émotion ; suivi d'Ezra qui s'attarde au seuil et se tourne vers Shemsha.*

Ezra. — Adieu, Adieu à jamais.

Sur un signe de Hazif les officiers et serviteurs quittent la chambre par la porte par où ils sont entrés, laissant Shemsha et Tucbata avec lui..

Hazif à Tucbata. — Je vous prie, voilez cette belle vierge, avant que nous quittions la maison de son père.

Tucbata. — Pourquoi ? Les vierges chaldéennes ne portent pas de voiles et ont leurs cheveux dénoués. C'est moi qui sais ce qui est le mieux pour elle et qui suis sa nourrice.

Shemsha se tient debout près de la fenêtre, silencieuse et pensive.

Hazif à Tucbata. — Je vous dirai la raison de ma

requête. Je ne doute pas, à cause de la rare beauté et du charme de votre nourrisson, qu'elle ne trouve faveur aux yeux de mon seigneur, le roi, et qu'elle devienne reine d'Iran au lieu de Vash-ti.

Tucbata. — Alors ce n'était pas en vain qu'un jour après sa naissance, je vis au-dessus de sa tête un diadème royal.

Hazif. — Vous avez toute raison de vous réjouir de l'avenir de votre fille de lait ; non seulement en raison de son rang et de son titre élevé, mais en raison du bonheur dont elle pourra jouir ; car notre seigneur le roi prend plaisir aux belles femmes, non seulement à cause de leur beauté physique, mais pour leurs vertus et leur intelligence. Il est vrai qu'il est un soldat et un chef, et qu'il a un certain sentiment de discipline à l'égard de toute sa maison ; mais si votre enfant de lait cède à sa volonté et est douce, nulle ne sera mieux aimée et plus loyalement gardée qu'elle.

Tucbata. — Cependant, l'ordre qu'on dit que le roi donna à la reine Vash-ti fut déraisonnable.

Hazif. — Qu'importe ce qui est passé, pour toi ou moi ? Ecoutez. Je vous prie de voiler votre enfant de lait, parce que je veux que le roi ignore jusqu'à ce qu'il l'ait vue, qu'elle est de la race royale de Heber.

Tucbata. — Pourquoi ?

Hazif. — Parce qu'il est prophétisé qu'un fils naîtra vers cette époque environ, d'une mère Chaldéenne, qui délivrera les Chaldéens et restaurera leur ancienne gloire. Le roi croit à ces choses, lesquelles, en vérité, sont quelquefois réalisées.

Tucbata. — Quoi ! s'il choisit Shemsha comme reine et ensuite trouvant qu'elle est de la royale race de Chaldée, s'il la rejette ?

Hazif. — Son ordre est d'amener au palais les plus belles vierges de tous les pays. Son sentiment de justice et surtout son amour empêcheront qu'il en soit ainsi.

Tucbata quitte la chambre et revient avec un voile de fin

tissu de soie blanche qu'elle met sur la tête de Shemsha. — Les émissaires du roi vous attendent, mon enfant.

Shemsha regardant vers la porte par laquelle Mordaco et Ezra sont sortis. — Pour un peu de temps, adieu mon père ; Ezra, adieu à jamais.

Elle tire le voile sur sa figure et quitte la chambre, précédée par Hazif et suivie de Tucbata.

SCÈNE VI

Le roi est étendu sur un riche divan. Hazif se tient debout devant lui : son visage est troublé. — Que le roi sache avec certitude que la vierge que je désire amener devant lui l'emporte sur toutes les autres qui ont apparu devant lui, en beauté, en charme et en intelligence.

Le Roi. — Il en a été dit ainsi à l'égard de chaque vierge que vous nous avez amenée ; nous n'avons aucune foi en votre jugement ; il ne nous intéresse pas non plus, car nous sommes las de chercher ce qui est apparemment introuvable. Puisque nos peuples et nos sujets désirent grandement avoir une reine, de peur que si nous reposions avec nos aïeux sans héritier le pays ne soit peut-être plongé dans la guerre civile, nous appellerons, nonobstant sa résurrection, la fille de Tshoso.

Hazif à part. — Et mon ennemi. Il ne faut pas que cela soit. (*Au roi*). A cause d'un léger service que j'ai rendu au roi il y a quelque temps, il a daigné promettre qu'il m'accorderait la première requête que je lui ferais.

Asuras. — C'est vrai. Quelle est votre requête ?

Hazif. — Que la vierge dont je parlais au roi puisse paraître devant lui.

Asuras. — Il n'est pas sage de demander une si petite chose, qui ne vous concerne pas du tout, lorsque vous pourriez demander des richesses, de la gloire et de l'honneur.

Hazif. — Néanmoins ceci est ma requête à mon seigneur le roi.

Asuras. — Elle est accordée. Que la jeune fille vienne ici, mais emmène-la vite, car je suis las et voudrais être seul, jusqu'au temps prescrit pour la réception de Tshoso et de sa fille. Qu'elle choisisse tels dons qu'elle voudra et retourne aux siens.

Hazif sort par une porte latérale ; Shemsha écarte les lourdes tapisseries qui voilent l'entrée et entre. Elle porte une robe flottante de soie blanche non filée et ses cheveux foncés tressés en deux lourdes tresses arrivent à sa taille.

Asuras. — C'est Hazif qui vous a envoyée ?

Shemsha. — Personne ne m'a envoyée. De ma propre volonté je suis venue au roi.

Asuras. — Vos paroles sont personnelles autant que la voix qui les prononce est douce. (*Ses yeux rencontrent ceux de Shemsa*). Quelle beauté rare !

Shemsha traverse la chambre en se dirigeant vers la porte d'en face qui est également voilée de riches tapisseries.

Asuras. — Où allez-vous ?

Shemsha. — Je ne sais pas.

Asuras. — Donc, pourquoi vous en allez-vous ?

Shemsha. — Parce que le roi m'ordonna de passer en avant.

Asuras. — Mais à présent il te demande : Ne passe pas d'ici, mais demeure avec lui.

Shemsha. — Pourquoi le désir du roi s'est-il changé à mon égard ?

Asuras se levant et prenant ses mains dans les siennes. — Parce qu'il t'aime. Parce qu'il te dit : Sois reine d'Iran à la place de Vash-ti. Sois à moi, mon élue.

Hazif rentre. — Le premier ministre que le roi a appelé est ici même.

Asuras à Shemsha. — Que dis-tu ? Veux-tu demeurer avec moi ?

Shemsha. — Joyeusement.

Asuras à Hazif. — Conduisez notre élue au royal appar-

tement, dans le palais de la reine. Veillez à ce que personne n'y entre jusqu'à ce que nous y venions.

Comme Shemsha quitte la chambre par la porte en face de celle par où elle est entrée, elle se voile.

Tshoso, le premier ministre entre. Il s'incline profondément et ensuite baisant la main du roi, dit : — Vive le roi à jamais. Il a rempli de joie mon cœur et celui de ma fille.

Asuras. — Qui est plus digne d'entrer dans notre palais et de prendre la place de Nedroma que la néfaste mortalité nous a enlevée, que la fille unique de notre fidèle premier ministre ?

Tshoso. — La place de Nedroma ? Je ne comprends pas les paroles du roi.

Asuras. — Ni nous les vôtres. Expliquez leur significaon.

Tshoso. — C'était pour prendre la première place, celle de la Reine Vash-ti, non pas la seconde place, celle de Nedroma que le Roi signifia sa volonté que ma fille entrât dans le palais.

Asuras froidement. — Cela ne se peut pas : La reine d'Iran est déjà élue.

Tshoso. — Donc il ne me reste qu'à me retirer de la présence du roi et de le prier de me permettre de me retirer de mon office aussi.

Asuras. — Ce n'est pas notre désir que vous vous retiriez ainsi ; mais qu'il en soit comme vous voudrez.

Tshoso ôte de son cou la massive chaîne d'or à laquelle est attaché son insigne d'office, serti de pierres précieuses, les dépose aux pieds du roi, s'incline profondément et se retire en silence.

Asuras. — Ses paroles sont aussi douces que le miel, mais le regard de ses yeux est comme le luisant d'un cimeterre brandi.

*
* *

Ai. — « La scène s'est évanouie et une autre apparaît.

Arayah. — « Qu'est-ce que vous voyez ?

Ai. — Tshoso et un homme d'apparence distinguée qui porte une robe sombre flottante et une calotte semblable à la sienne sont assis et s'entretiennent sérieusement :

Tshoso. — Vous vous étonnez, Haram, que j'aie consenti que ma fille prenne la place de Nedroma, la seconde en rang des épouses du roi. En ceci il n'y a aucun mystère. Je ne voudrais d'ailleurs, en raison de votre fidélité à mon égard, rien vous cacher. Il est nécessaire que nous soyons au courant des paroles et des actes et, si possible, des pensées et des intentions de Shemsha dont l'influence sur son royal époux s'accroît tous les jours. Il est tellement amoureux qu'il ne lui a posé aucune question à propos de son pays et de sa parenté.

Haram. — Vous sont-ils connus ?

Tshoso. — Pas absolument connus, mais devinés, malgré le subterfuge de Hazif, à qui est dû que ma fille n'est pas reine d'Iran.

Haram. — Et vous devinez ?

Tshoso. — Que Shemsha est la fille de Mordaco, le prince de Chaldée ; le bruit de son occulte sagesse et de son grand savoir est arrivé aux oreilles du roi qui trouvant les bruits plus que vrais l'a retenu près de sa personne, et, secrètement, de peur que les Mages d'Iran ne s'en offensent, en fait son principal conseiller.

Haram. — Peut-être sa faveur est-elle le résultat de la sorcellerie ; car en raison des légendes prophétiques racontées par les Mages d'Iran, le roi se méfie des Chaldéens, et plus spécialement de la famille de la femme qui, selon la prophétie, enfantera au roi d'Iran un fils qui affranchira la race de sa mère et restituera son royaume.

Tshoso. — J'attends donc le moment où je pourrai avec

certitude porter témoignage devant le roi que Shemsha est de la famille de Heber.

Tshoso. — Dites moi, me suis-je jamais, en de grandes ou en de petites choses, trompé en mon jugement ou en mon conseil ?

Tshoso. — Autant que je le sache, jamais.

Haram. — Donc prêtez aussi votre oreille à mon conseil en cette grave matière : Gardez-le silence sur ce que vous devinez au sujet de la reine.

Tshoso. — Vous demandez de ma part une chose dure ; pourquoi attendrais-je ?

Haram. — Parce que les temps et saisons ne vous sont pas connus comme ils me le sont et je ne voudrais pas que vous frappiez vos ennemis de manière que leur sang pût retomber sur votre propre tête.

Tshoso. — Il faut bien que je sois discret, car les divinités que vous évoquez sont puissantes. Néanmoins je voudrais savoir, si cela se peut,quelque chose de votre plan et du temps de son exécution.

Haram. — Mon plan est de pousser ceux qui ont l'oreille du roi à exagérer l'influence et la puissance occulte des Chaldéens, et de lui faire se rappeler la prophétie qu'une reine d'Iran de la race royale de Héber enfantera un fils qui délivrera le peuple de sa mère de la domination d'Iran. Dès que la voie sera bien préparée, le roi mû à la jalousie et encore plus à la peur, pourra être excité à ordonner un massacre général des Chaldéens, y inclus Mordaco et Shemsha. Ainsi vous serez non seulement vengé, mais victorieux, puisque le roi, si votre fille agit avec sagesse et prudence, lui donnera la place laissée vacante par la mort de Shemsha, comme celle ci prit la place laissée vacante par le bannissement et la fuite de Vashti.

Tshoso. — Le plan est bien conçu. Et le temps ?

Haram se levant pour partir. — Quand les dieux le voudront.

Tshoso. — Aujourd'hui même, ma fille m'a dit qu'il s'est ébruité dans le palais que la reine est enceinte. Or, puisque c'est la présence de l'enfant et non celle de la mère que le roi a raison de craindre, et puisque si puissant qu'il soit, il n'osera pas assurément prendre la vie de son premier-né, vers lequel les yeux de tous les hommes se tournent, l'attentat contre les enfants réussira plus probablement mieux à présent que lorsque la conception de l'enfant sera connue. Promettez-moi donc de hâter le temps, car je voudrais que le fils de ma fille et non pas celui de Shemsha soit l'élu d'Iran.

Haram s'approchant de la porte d'entrée. — Comme les Dieux le voudront.

***

Ai. — La scène s'est effacée et une autre apparaît. Shemsha est assise près de la fenêtre d'une autre chambre du Palais de la Reine, qui donne sur les jardins suspendus...

Shemsha. — Lorsque la vie est pleine d'amour et d'espérance, combien la solitude est douce !

Quelle joie, quelle espérance peut être comparée à celle d'une mère dans l'attente et dont le fils rachètera son peuple ? Mon âme se réjouit, ma mentalité est pleine de la pensée de l'œuvre magnifique de mon fils.

De génération en génération mon peuple m'appellera bénie.

Un grand divan est déplacé ; derrière apparaît Mordaco. Il porte un vêtement sombre, ses mains tremblent et son visage est blême.

Shemsha se levant. — Mon père ! Mon père ! Pourquoi êtes-vous ici ? Ne savez-vous pas que l'homme qui entre dans le palais de la reine sans passeport signé du roi et portant son sceau privé encourt la peine de la mort ?

Mordaco. — Hélas ! mon enfant, si ma vie seulement était menacée, combien volontiers je l'offrirais pour la rédemption de notre peuple ?

Shemsha. — Je ne comprends pas vos paroles et cependant un présage de malheur noie ma joie comme un nuage montant cache la lumière du soleil. Mon espoir s'est changé en crainte, ma joie en lamentation.

Mordaco prenant ses mains dans les siennes. — Ce n'est pas la peur ni la douleur de Shemsha qui pourront peut-être sauver son peuple, mais la forte aide de celle qui partage le trône d'Iran et l'amour de son roi. Mon enfant a-t elle oublié l'intuition qui la fit suivre Hazif au palais royal ? L'heure est venue où elle est appelée à remplir sa grande mission.

Shemsha. — Parlez clairement mon père. Ne me cachez rien.

Mordaco. — Par les machinations de nos ennemis, le Roi est excité contre les Chaldéens qui prospèrent dans son royaume, de sorte qu'ils sont nombreux, et déjà des messagers ont été envoyés dans toute la longueur et largeur de son vaste empire, porteurs de lettres ordonnant le massacre de tous les enfants se trouvant dans les provinces d'Iran et dans ceux qui sont sous sa domination.

Shemsha. — Et moi ?

Mordaco. — Vous êtes l'unique espoir de votre peuple. Levez-vous, allez plaider face à face avec le roi. Si vous ne prévalez pas, tout est perdu.

Shemsha se levant. — Je voudrais bien sauver mon peuple. Je voudrais bien sauver d'une si grande injustice,d'un crime si terrible le roi que j'aime,l'homme qui est le père de l'enfant que je porte !

Mordaco. — Puisse l'Indicible faire de l'enfant que vous portez sa spéciale habitation par égard pour votre grand sacrifice !

Shemsha. — Ne m'avez-vous pas enseigné,mon père,que le devoir n'est pas le sacrifice ?

Mordaco. — Le Dieu de nos pères vous bénisse mon enfant.



Ai. — La scène s'est encore effacée et une autre prend sa place.

Arayah. — Et maintenant ?

Ai. — *Le roi est sur son trône, au milieu de ses principaux Mages, officiers et conseillers, parmi lesquels se trouvent Tshoso et Haram. Son visage est troublé et il paraît inquiet et agité.*

Le principal Mage s'approche de la marche inférieure de l'estrade sur laquelle le trône est élevé et s'incline devant le roi.

Le roi. — Que désirez vous, Anzurah.

Anzurah. — Je ne parle pas en mon nom personnel, mais pour remplir mon office ; non comme Anzurah, mais comme celui qui a été élu hiérarchiquement principal Mage, le plus proche de la majesté du roi. Je viens rappeler au roi l'ancienne coutume : c'est que le monarque d'Iran appose son sceau royal à un décret, lequel selon notre loi, ne peut être changé ni par la volonté des dieux ni par la volonté de l'homme jusqu'à ce que le décret soit rempli.

Le roi. — Ce que vous avez dit est selon la loi de notre royaume, qui n'a pas été abolie ; mais je ne sais pas pourquoi à l'instigation de Haram, vous en parlez en ce moment : les lois de notre royaume nous sont connues.

Comme le roi tourne son visage vers le coin où Haram se tient debout dans l'ombre, les portes de la grande entrée sont ouvertes toutes grandes et Shemsha entre en robe de cérémonie. Elle s'avance vers le trône, la figure pâle, mais d'un pas ferme. Un murmure s'élève à travers l'assemblée : « La reine. La reine. » *Comme elle s'avance, le roi se lève et déposant son sceptre lui tend ses mains en disant :*

Comme toujours, l'étoile de notre vie est bien venue. Pourquoi est-elle venue ici ?

Shemsha. — Pour plaider la cause de son peuple, elle a cherché le roi; de son peuple que les ennemis du roi cher-

chent à détruire dans toutes les provinces de son vaste empire.

Le roi d'une voix troublée. — Ton peuple.

Tshoso s'avançant. — Est-il caché au roi que la reine Shemsha est de race Chaldéenne ?

Shemsha au roi. — Si je trouve quelque faveur à vos yeux, ayez pitié, ô ayez pitié de mon peuple.

Le roi. — J'ai juré que le sang Chaldéen serait versé. Les Mages et les conseillers l'ont demandé, afin que tout ce qui est contre nous dans l'ancienne prophétie soit jeté au loin.

Shemsha. — Puisqu'il en est ainsi, prenez le mien : je suis de la race de Heber et aucun n'est plus pur.

Le roi. — Le tien ? Quelle horreur !

Le principal Mage sur un signe de Haram. — Non pas de moi-même, mais en raison du haut office dont je suis honoré, c'est mon droit de rappeler au roi son serment par lequel il a juré qu'il ne fera aucune demande aux dieux, ni ne recevra aucune demande des hommes jusqu'à ce que le décret qu'il a signé soit accompli.

Un Mage. — Qui ose encourir la colère des Dieux ?

Le roi, soutenant Shemsha. — Qui ose s'interposer entre le roi et la reine d'Iran ? *à Shemsha.* Votre demande est accordée. Pas une goutte du sang Chaldéen ne tombera.

Haram, Anzurah et d'autres. — Et le serment du roi ?

Le roi. — Il reste entre les Dieux que j'évoquais et moi.

Shemsha. — Tes peuples sont mon peuple, et ton Dieu mon Dieu.



Ai. — A nouveau la scène se change :

Dans le jardin devant le palais du roi, une vaste multitude est assemblée en ordre. Les mages sont groupés du côté gauche des marches qui mènent au grand portail du palais ; du côté droit sont groupés les principaux hommes de l'Etat et les officiers des armées.

Le son d'instruments à vent, de gongs et de cymbales se

fait entendre ; les portes s'ouvrent et des cris de joie et d'allégresse se mélangent à la musique comme le roi apparaît ; à sa main gauche marche la reine portant dans ses bras son fils, enfant, et à sa main gauche se trouve Mordaco, à présent premier ministre. Ils sont suivis d'une brillante assemblée de dames et d'officiers de la maison royale. Le roi prend l'enfant des bras de sa mère et le présente à la grande assemblée.

Le roi. — « A nous un enfant est né : à nous un fils est donné : sur son épaule gauche est le pathétisme ; sur son épaule droite est la puissance. Son nom, divinement révélé est B A B : car c'est lui qui a le pouvoir d'ouvrir la porte de la sagesse. Il est celui qui manifeste Dieu, et le père de son peuple, le prince de la paix.

Mordaco. — Cet enfant est la porte du palais de la sagesse.

Anzurab. — Il est élu pour manifester la Lumière divine.

Mordaco. — Il est le père de son peuple.

Anzurah. — Il est le prince de la paix.

Le roi, comme chef Hiérarchique. — Le divin est incarné. La porte est ouverte, le voile relevé. Le roi de gloire est venu.

Mages en chœur, — Le Bab est incarné.

Les officiers d'Etat en chœur. — La porte est ouverte, le voile relevé.

Les officiers de la royale maison en chœur. — Le roi de gloire est venu.

Les officiers des armées. — Le prince de la paix est le seigneur des armées ; il est le roi de gloire.

La multitude. — Il est le prince de la paix. Il est le seigneur des armées. Il est le roi de gloire.

Tous ensemble. — Il est le Bab, le Premier, le Prééminent.

L'art d'être agréable

(Suite)

Il est nécessaire de connaître les couleurs qui vous sont seyantes ; ce sont généralement les complémentaires de celles des cheveux, des yeux ou du teint.

De même les tentures d'une pièce devraient être choisies de façon à s'harmoniser avec la figure et les vêtements de celle qui l'habite ; c'est le fond du tableau vivant et il joue un grand rôle dans l'effet général.

Il est évidemment légitime de chercher à manifester le beau, comme de dissimuler ce qui est mauvais ; cependant il faut se méfier, dans les gestes, de toutes les exagérations et des attitudes voulues. De grands yeux sont beaux, mais si vous cherchez à les agrandir en les écarquillant, vous arriverez à un résultat ridicule ; de même si vous regardez dans le vague, sous prétexte qu'une expression rêveuse a du charme, ou si vous essayez le regard dominateur, dans l'intention de fasciner votre entourage. Certaines personnes peuvent mettre en valeur des narines fines et découpées en les dilatant comme celles d'un cheval de sang, d'autres impriment à leurs sourcils un mouvement perpétuel, estimant sans doute qu'elles donnent plus de signification à leur physionomie, et la gâtent ainsi complètement.

Les gestes de la main peuvent être pleins de noblesse et de signification lorsqu'ils sont calmes et naturels. Mais leur abondance est fatigante et de belles mains perdent leur charme si elles sont toujours mises en avant comme pour

dire : « Remarquez que nous sommes fines et bien dessinées. »

Une grande attraction réside aussi dans la grâce de la démarche, que l'on peut beaucoup acquérir en y faisant attention. Mais c'est la voix qui joue un des principaux rôles dans l'art de se rendre agréable. Depuis des temps immémoriaux le charme de cet organe a été prisé et célébré par les hommes. Le Royal Poète et Philosophe, dans son cantique des cantiques, parle à la bien-aimée en disant : « Laisse-moi entendre ta voix, car elle est douce ». Dans les traditions de tous les peuples, c'est par la voix du principal menestrel, en des cantiques glorieux ou sacrés, que se transmettent d'âge en âge la sagesse et la connaissance.

Une parole douce et harmonieuse qui est si nécessaire dans l'art de plaire, peut s'acquérir, même si la voix n'est pas naturellement mélodieuse, d'abord en modérant ou en élevant son diapason selon les distances ou les circonstances. Peu d'habitudes sont plus désagréables que celle de parler dans une petite pièce comme si l'on s'adressait à un interlocuteur éloigné d'une vingtaine de mètres ; ou il est également fatigant pour l'entourage d'avoir affaire à quelqu'un dont la parole est si faible qu'il faut tendre l'oreille continuellement pour la saisir. Quand la conversation est générale,il y a d'autres écueils à éviter : la trop grande volubilité qui empêche les autres membres de la société de placer un mot ; le ton péremptoire qui arrête l'essor de toute conversation ; le débit monotone et continu dont se détourne l'attention des auditeurs... Que de travers dont il faut se garder si l'on veut être vraiment apprécié en société ! Il y a des gens dont la personnalité est toujours en cause. Le moi, le je, reviennent continuellement dans leurs discours, leur ôtant en général toute espèce d'intérêt auprès de leurs voisins qui sont également occupés d'eux-mêmes et ne consentent à se laisser détourner de cet objet que si la conversation est d'ordre assez général pour que chacun y trouve son compte.

Il est à remarquer que dans une réunion tout le monde, ordinairement, parle à la fois. De là, sans doute, l'habitude d'élever beaucoup la voix, qui semble si bizarre à toutes oreilles autres qu'à celles des Européens, et qui est regrettable, non seulement à cause du bruit continu et fatigant, mais parce que toutes les belles et expressives inflexions de la voix qui embellisent la parole, sont perdues à ce diapason forcé et suraigu.

De ce que,en règle générale, tout le monde aime à parler et personne ne veut écouter, il ressort que pour se rendre particulièrement agréable, il faut savoir revêtir la pensée de peu de paroles, clairement prononcées. La verve et l'esprit sont choses charmantes dans la conversation, mais rien n'en est plus éloigné que de s'adonner aux jeux de mots et aux plaisanteries faciles et d'en rire sous cape ensuite. Il vaut mieux s'abstenir aussi de donner des conseils ou des opinions personnelles qui ne sont pas sollicités. Il faut savoir à fond l'art d'écouter ; celui qui le pratique n'est redevable que de quelques remarques sympathiques faites au bon moment : la tâche n'est donc pas ardue et l'on a la satisfaction de causer du plaisir à peu de frais.

Si important que soit le rôle de la voix, elle n'est pas seule dans le domaine des sons à impressionner nos semblables en proportion de leurs capacités sensitives. Il y a le rire qui peut être agréable et contagieux lorsqu'il est simplement joyeux ; mais il y a malheureusement aussi le rire ironique, le rire du dédain ou du défi, le rire pénible de la timidité et le petit rire idiot, sous cape ! Il y a non seulement la qualité, mais l'à-propos du rire.

Nous nous excusons de rappeler ici l'histoire trop connue du jeune homme de compréhension un peu lente qui, entendant une plaisanterie,riait lorsqu'il avait eu le temps de la comprendre ; et, comme à ce moment il arrivait fréquemment que l'on traitât un sujet sérieux ou même tragique, l'effet n'était pas heureux.

La phrase la plus précieuse perd de sa valeur si elle ne

vient pas à propos ; selon le proverbe persan : « Un diamant est beau ; mais on n'en a pas besoin dans l'œil.»

Les sons produits en mangeant et en buvant ne sont pas non plus indifférents. Par exemple, il y a des personnes qui sucent leur bouillon avec vigueur de sorte que tous ceux qui dînent avec elles peuvent compter les cuillerées avalées ; d'autres qui mastiquent leur nourriture et l'avalent avec une série de bruits bizarres comme s'ils voulaient attirer l'attention sur ce fait merveilleux qu'évidemment ils mangent avec plaisir, tandis que d'autres boivent leur bière à grandes lampées comme un cheval assoiffé, ou leur vin en claquant des lèvres à chaque gorgée, semblant dire : « Vous avez ma précieuse appréciation. »

Il y a aussi des manières de se moucher et de tousser qui sont très désagréables ; il y a des toux qui ont un langage à elles, comme la toux de protestation, la toux du dédain, la toux pour attirer l'attention, la toux du désappointement, etc. Les Irlandais ont un proverbe significatif : « Parlez tant que vous voudrez, mais ne toussez pas à mon intention. » Tous les sons agaçants et monotones tels que de taper avec les doigts ou les pieds, le sifflotement, le soupir et le baillement habituels, le claquement des dents, le cliquétement des ongles, etc., doivent être évités. Les gens qui ne se tiennent pas tranquilles ne devraient pas porter des vêtements raides ou de soie qui froufroute à chaque instant. La bonne habitude de se tenir debout ou assis tranquillement, à moins qu'il n'y ait une raison de se mouvoir, est aussi rare chez les Européens que celle de rester silencieux, à moins qu'il n'y en ait une de parler.

Les psycho-intellectuels feront bien de se rappeler qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir du fait que l'on se vêt, que l'on se nourrit et que l'on parle ; la première de ces actions n'est que l'effet dont la perte du corps glorieux et de la perfection aurique est la cause; la deuxième est nécessitée par la détérioration des formations humaines et par celle de l'air respirable ; la troisième, par l'impossibilité ou la

difficulté de la communication mentale, au temps où nous sommes.

Dans les rapports que les hommes ont entre eux, le baiser a, lui aussi, une place notable. Le baiser atteint les profondeurs de l'être et, par conséquent, ne devrait pas être distribué sans discernement comme le font certaines personnes qui embrassent à tort et à travers, sans s'occuper de savoir si elles sont agréables ou non. Les enfants surtout ont à souffrir de cette fâcheuse habitude et on s'étonne de voir tels parents qui veillent avec un soin jaloux sur la santé de leurs enfants, les dresser à tendre leurs joues ou leurs lèvres à tout venant et à recevoir des baisers qui leur sont aussi antipathiques qu'anti-hygiéniques. Le baiser ne devrait être employé que rarement, et non pas comme une formule d'urbanité, mais comme le sceau d'une précieuse affinité entre deux êtres.

La coutume de forcer les enfants à serrer la main ou à se soumettre aux embrassements de ceux dont le contact leur déplaît est aussi dangereuse que mal avisée, car elle atrophie chez eux le sens du tact ou toucher qui, lorsqu'il est dûment évolué, est pour chaque être sensitif, comme la fidèle sentinelle qui garde la citadelle du moi extérieur afin de protéger le moi intérieur.

Le sens du tact est parmi les cinq sens, le plus digne de confiance et, peut-être, le sens primordial. Son éducation est très importante parce que suffisamment aiguisé, il peut jouer dans une certaine mesure le rôle de la prédilection, ce sens aboli de nos ancêtres. Le tact, en effet, poussé à son suprême degré, donne à son possesseur une telle sensibilité, qu'il le rend capable d'écarter ce qui peut lui être nuisible pour ne prendre que ce qui lui est favorable. Aussi est-il regrettable, alors qu'on dresse l'homme à se défendre physiquement par une étude raisonnée des forces musculaires, qu'on néglige de développer en lui le sens du tact qui serait sa défense nerveuse.

Le tact est également essentiel dans l'art d'être agréable.

L'habitude de toucher les personnes sur le bras pour attirer leur attention, de retenir son interlocuteur par le bout de son habit, ou de lui donner des petites tapes familières, est peu appréciée en général; et l'étreinte qui chiffonne la parure, si elle est accueillie avec un sourire, fait souvent pester intérieurement celle qui en est l'objet.

Les mains et les gants qui les couvrent doivent être toujours propres et aussi agréables que possible au toucher, car ils sont les intermédiaires ordinaires du tact. Dans l'état actuel de la société, la première impression produite par une nouvelle connaissance est souvent transmise par le serrement des mains qui varie beaucoup. Il y a des personnes qui expriment un monde de tendresse, de sympathie, de protection par la pression de la main, tandis que d'autres touchent la main de leurs amis, comme si c'était une limace ou un reptile. Certains touchers de la main sont bizarres.

Tel vieux professeur tendait ses cinq doigts à ses amis ou élèves favoris et diminuait le nombre des doigts qu'il offrait selon son appréciation des gens qu'il rencontrait. L'habitude de serrer la main si rudement que les bagues en font mal aux doigts, est brutale comme l'est le coudoiement grossier à travers une foule.

D'autre part il n'y a peut-être pas de sensation plus exquise et plus réconfortante que celle produite par l'imposition d'une main experte en l'art du toucher ; et la pression de certaines, leurs douces caresses dans les cheveux ont soulagé bien des souffrances, et apaisé bien des violences.

Il faut enseigner aux enfants à ne se servir de ce sens du toucher que pour procurer un bien-être autour d'eux ; et que, par suite, son emploi ne doit causer aucune souffrance inutile, même s'il s'agit d'êtres en apparence insignifiants.

Les couvertures de lit et les vêtements doivent être choisis non seulement pour leur couleur et leur qualité, mais pour la sensation agréable qu'ils causent au toucher, et qui

n'est pas toujours en rapport avec le prix qu'ils coûtent. Les tissus qui sont désagréables au toucher des jeunes enfants et des personnes malades ou très faibles, sont pour eux une cause fréquente d'irritabilité ; et il y a même beaucoup de personnes en bonne santé qui ne peuvent pas bien dormir dans des draps ou des chemises de toile grossière, ni prendre plaisir à se promener dans des vêtements de bure ou d'étoffe raide. La valeur du tact évolué, comme pouvant remplacer au besoin la vue et l'ouïe, est généralement ignorée dans le monde civilisé, mais chez les soi-disant sauvages, elle est au contraire comprise et utilisée savamment. Ce qui tendrait à prouver que ce sens est amorti par le vêtement souvent malsain et désagréable et spécialement par tels ajustements qui provoquent une pression sur le corps ou en écartant l'air et la lumière.

L'importance qu'il y a à cultiver le sens du tact est évidente, si l'on considère que de son développement dépend la matérialisation de chaque idéal d'art, la perfection de chaque métier ; que sans la maîtrise du toucher, le peintre, le statuaire, le musicien seraient impuissants à manifester leurs conceptions élevées, le chirurgien et l'artisan d'exécuter leur travail. L'habileté dans l'art de la chirurgie qui fait tant de progrès de nos jours, dépend non seulement de la perfection de l'instrument chirurgical, mais de la dextérité de l'opérateur. De cette dextérité du toucher dépend l'excellence de tout travail et conséquemment sa valeur ; d'elle aussi dépend la rapidité du labeur manuel et, par suite, l'avantage comparatif dans la concurrence.

Ces brèves remarques suffiront à faire ressortir l'intérêt qu'il y a à ne pas laisser s'émousser chez les enfants le sens du tact qui peut leur être dans la vie un instrument et un guide si précieux. Le sens de l'odorat est étroitement associé avec celui du goût, mais il est beaucoup plus étendu, et tandis que ce dernier n'affecte pas les rapports de l'homme avec ses semblables, son voisin, au contraire, prend place dans l'art d'être agréable. C'est lui qui com-

mande la propreté rigoureuse des êtres et des vêtements, ce qui est simple, et aussi la purification de l'haleine, ce qui l'est beaucoup moins. Mais comme une haleine impure est incompatible avec l'agréable proximité ; que la voix la plus harmonieuse perd son charme si elle est transportée aux narines de l'auditoire sur les ailes d'un souffle d'hydrogène sulfuré ou d'ammoniaque, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer un remède facile à employer dans le premier de ces cas : faire *parfaitement dissoudre* dans un peu d'eau un minuscule morceau de permanganate de potasse violet, de façon que l'eau prenne une teinte violette claire, et en absorber une petite quantité après chaque repas.

Dans le second cas, il est bon de vérifier l'état des dents dont la carie est souvent cause de cette déplaisante infirmité.

Autrefois les parfums jouaient un rôle important dans la vie patriarcale, et l'odeur du vêtement est fréquemment mentionnée, surtout celui du premier-né. Mais le choix des parfums est toujours difficile, car ceux qui sont sains et efficaces comme le musc, sont fort désagréables à certaines personnes et il vaut mieux, par conséquent, s'en abstenir en société. Cependant la vraie huile de roses, de consistance cristalline, est un parfum discret et d'une grande durée, puisque un tout petit flacon bouché et porté sur la poitrine garde son odeur pendant plusieurs années et donne l'illusion complète du parfum d'une rose naturelle.

Pour son possesseur le sens de l'odorat est de grande valeur comme avertisseur de certains dangers tels que gaz délétères, incendies, émanations pestilentielles, etc. Non seulement les animaux mais les êtres humains élevés dans les forêts ont le sens de l'odorat si bien développé qu'ils peuvent vous suivre ou vous pressentir à grande distance.

L'habitude de respirer l'air vicié des villes a contribué, pour une bonne part tout au moins, à atrophier le sens de l'odorat qui, lui aussi, demanderait une éducation spéciale.

RUTH

(Suite)

La rivière qui coulait entre les jardins et les touffes de saules pleureurs, devenait plus large et plus profonde en se rapprochant de la mer et son cours restait longtemps visible au milieu des flots. En suivant celui-ci, il vous menait à une petite île très pittoresque par ses côtes découpées et hérissées de rochers, et qu'habitaient quelques familles de marins et de pêcheurs.

Depuis deux mois un étranger était venu s'installer parmi eux ; ayant loué deux chambres inoccupées chez la veuve d'un marin de l'équipe de sauvetage. Ces chambres donnaient sur la mer, dont elles n'étaient séparées que par un rocher gigantesque et escarpé, et par une ravine que traversait un rustique pont de troncs d'arbres. Le tonnerre rythmé et effrayant des vagues venant se briser sur les rochers, secouait la maisonnette, d'où l'on jouissait tour à tour du spectacle splendide créé soit par la pure blancheur de la clarté lunaire ou par l'éblouissement de la lumière du soleil.

Un soir, alors que celui-ci, semblable à une boule couleur de sang se couchait dans l'horizon empourpré, cet étranger se tenait debout sur un grand rocher au pied duquel venaient se briser les vagues bondissantes. Il avait environ quarante ans, mais sa taille légèrement courbée comme par le poids des soucis et de la pensée, et les fils argentés qui rayaient prématurément ses cheveux longs et abondants, le faisaient paraître plus âgé.

C'était Ivan Maixner, l'artiste qui seize années auparavant avait conquis la célébrité par un tableau représentant l'épisode biblique de Ruth. Il avait choisi pour modèle de sa glaneuse, une jeune fille de de son pays natal avec laquelle il avait été élevé. Enfants ils s'étaient amusés aux mêmes jeux ; courant tous deux à la recherche des algues ou des coquillages qui se cachent aux creux des rochers, ou bien encore construisant dans le sable des monticules qui disparaissaient à la marée montante ; ainsi ils avaient grandi côte à côte ; et toujours il s'étaient aimés. Avant l'achèvement de ce tableau, la jeune fille périt, noyée dans la rivière à la suite d'un accident. L'artiste ne versa aucune larme, ni ne manifesta aucun signe visible de chagrin ; il mentionnait même rarement le nom de son amie. Une fois seulement, alors qu'il avait atteint la renommée, une femme qui l'aimait l'en complimentait : il lui répondit doucement : Je voudrais que cela ne fût pas ainsi parce que mon amour est mort !

Seize ans environ s'étaient écoulés depuis cet accident qui brisa sa vie, lorsqu'il eut l'idée de passer ses vacances dans la petite île, sur le rivage de laquelle avait été trouvée la forme inanimée de sa bien-aimée, portée là par le courant de la rivière. Pendant ce séjour, son être entier fut perméé de la pensée de sa Ruth et celle-ci lui fut toujours présente. Il songeait : En ce temps là je ne pouvais lui rendre justice ! à présent peut-être seulement serais-je capable d'immortaliser sa beauté ! et il peignit à nouveau « Le repos de Ruth ». Il travailla fièvreusement poussé par une force merveilleuse. Avant le coucher du soleil son œuvre était achevée. Il s'était alors dirigé vers la côte et sur le haut rocher, se tenant debout il contemplait à ses pieds les flots calmes et profonds d'une baie formée par les eaux de la rivière. Perdu dans sa rêverie il lui sembla voir l'image de sa bien-aimée enveloppée d'un vêtement blanc, vaporeux, et celle-ci paraissait dormir profondément. Peu à peu l'émeraude douce des vagues fut changée

en violet et il sentit qu'un nuage ombrait l'océan et le ciel. En levant les yeux il vit en effet un nuage d'un argent éclatant teinté de rose qui se doraitau couchant. Au milieu de ce nuage il vit la forme qu'il venait de percevoir dans les eaux. Ses yeux gris foncé prirent alors une expression de respectueuse admiration, tandis qu'une clarté, qui n'était pas celle du crépuscule, illuminait son large front. Tendant sa main droite vers les flots et sa main gauche vers le nuage, il dit : Ecoutez ma bien-aimée : s'il y a quelques degrés de votre être qui aient conservé leur individualité ; fussent-ils sur la surface de la terre, dans les grands arbres de la forêt, dans les eaux profondes, celles d'en dessous de la terre ou celles d'en dessus, si vous le voulez, venez à moi, car, si pauvre que soit le trône et sanctuaire de mon être entier, il est le vôtre uniquement ; nulle autre n'a pour un moment usurpé le trône de ma reine, ni relevé le voile du sanctuaire de ma Divinité. »

Comme en lui la tendresse et l'ardeur des pensées qui sont des formations s'augmentaient, il lui sembla que la Ruth du nuage descendait et perméait la Ruth des eaux. Les yeux fermés il restait tourné vers le nuage, et voici que de hauteur en hauteur il sentienta la similitude d'un même nuage, et d'une forme semblable et lui même se tenant debout sur un rocher les mains tendues. Puis de forme à forme s'allongèrent des lignes innombrables de bleu à rose du rose pâle au carmin, du carmin au cramoisi, et comme ces lignes descendaient de l'extension supérieure à l'extension inférieure et de là aux eaux, elles croissaient en densité. Maixner était un philosophe et soutenait que dans l'ordre de l'être, des forces primordiales manifestées de la cause sans cause aux êtres de la plus grande densité il n'y avait aucune division, chaque degré, du plus raréfié au plus dense, se mélangeant harmonieusement comme les teintes du prisme. Il soutenait aussi que, de même que le vêtement, ou la plus pleine manifestation, du plus raréfié se trouvait être dans les densités, de même le type des for-

mations terrestres supérieures ou évoluées se trouvait dans les régions célestes ; et que l'homme formé à la similitude Divine était sous certaines conditions capable de perfectionner des degrés plus raréfiés de son être composé si ceux-ci étaient suffisamment évolués pour retenir leur individualité. De telle sorte, que les degrés conservés de l'être de celui qui serait comme enveloppé dans le halo de la pensée qui est la formation pourraient se réunir par affinité — les échelons manquant de l'échelle de l'être pouvant être remplacés par le courant de la pensée dirigée selon la puissance volontaire de celui dont la pensée est une formation. Et cependant quoiqu'il pût se témoigner que son amour était un et indivisé, et quoiqu'il sût que la jeune compagne dont l'être était séparé était évoluée par lui-même à l'extériorisation, ce qu'il voyait l'affectait étrangement. Entre toutes choses, la logique est une des plus rares, et tous les observateurs attentifs peuvent attester ce fait bizarre que, souvent, rien n'étonne un homme plus que la réalisation pratique de ses théories les plus consciencieusement acceptées, et chéries avec le plus de dévouement.

Dès qu'il fut remis de cet émoi momentané, Maixner par un loyal effort lança le long de la totalité des lignes de connexion un élan de désir pathétisé et intellectualisé puissant et continu ; alors, graduellement les formes plus raréfiées descendirent de la région des nuages à celle des eaux, voilées et environnées du riche violet de la puissance pathotique, et à l'apparition de la première étoile la forme la plus raréfiée avait perméé la plus dense.

« Dors ma bien aimée, dors, murmura-t-il. Dors et éveille-toi dans l'aura qui est tienne entièrement et que ta présence rendra immortelle ! »

Il veillait, comme un fidèle gardien veille sur un trésor, comme une loyale sentinelle à la porte d'un palais, comme l'époux qui éloigne de l'épouse nouvellement mariée toute influence qui pourrait affecter l'être de leur formation :

car c'était le temps du repos de l'assimilation. Graduellement la brume grise du crépuscule voilait les eaux, alors, la nuit peu à peu étendit son ombre, la claire voûte violette devint visible, radiante de la clarté des myriades d'étoiles. Tout l'être du veilleur fut concentré sur cette pensée : « Que ma bien-aimée vienne où je suis ! »

Alors, se sentant extrêmement las, il s'endormit d'un profond sommeil et perdit conscience de son entourage.

. . . .

Ivan Maixner n'était pas conscient du temps qu'il avait dormi, lorsqu'il s'éveilla ; mais, la lune versait alors sa radiance blanche sur le monde des eaux. Sa première sensation fut celle du froid et de la faim, puis celle-ci fut aussitôt suivie du désir de savoir si, ce dont il se souvenait soudainement concernant sa vision de Ruth était réel ou si elle appartenait au domaine fantasmagorique du pays des rêves. Un sentiment de lassitude qui le pénétrait lui fit préférer regagner son appartement dans la chaumière du pêcheur par le chemin le plus court que la marée basse laissait à découvert aux pieds des rochers plutôt que par le chemin étroit et quelque peu branlant du pont de troncs d'arbres.

Comme il descendait parmi les rochers, marchant avec précaution à cause du tapis glissant d'algues qui le couvrait, son regard fut attiré vers la bande de sable fin baignée par la mer où il vit étendue la forme d'une femme vêtue de blanc, dont les longs cheveux flottaient au gré des vagues, comme de fines algues marines. En un moment la prudence fut oubliée et d'un bond il eut gagné le rivage et s'était penché sur le corps. Alors un cri résonna, troublant le murmure de l'océan. « C'est ma bien-aimée, que j'avais perdue ! C'est-elle, ma bien-aimée ! »

Le cri de joie émerveillée fut aussitôt suivi d'un cri de douleur, plus lamentable que celui de la troupe de colombes nichées dans les grandes fentes des rochers. « Mais elle est morte ! elle est perdue pour moi sur la terre peut-être à jamais ! »

L'acuité de sa douleur que ce cri semblait matérialiser, l'éveillait au sentiment de la triste réalité, et il se souvenait que depuis dix-sept ans déjà il avait fermé les yeux de sa Ruth et imprimé à son front le dernier baiser. Mais, avec ce douloureux souvenir vint aussi celui de sa vision du nuage et de la mer. Otant alors fiévreusement son manteau il l'enroula autour de la forme inanimée, frotta les membres froids et finalement en un élan de désir fou pour sa résurrection, serra le corps dans un chaud embrassement, soufflant dans les narines son propre souffle vital. Alors avec des yeux émerveillés et le cœur débordant d'une joie immense, il vit cette forme, que celle du nuage avait pénétrée, s'approcher lentement comme lorsqu'on marche en sommeil, et celle-ci à son tour perméait la forme qu'il serrait dans ses bras ; et il lui semblait que l'intermédiaire par lequel la forme plus raréfiée perméait la forme plus dense était son propre souffle vital. Il voyait la poitrine de la jeune femme s'élever et se baisser, il sentit les pulsations du cœur, l'haleine chaude de la bouche arquée, et avec une extase trop profonde même pour la pensée active il comprit que tout ce qui avait conservé l'individualité de sa bien-aimée vivait dans la forme qu'il avait ranimée.

. . . .

Dans la plus belle des îles si pittoresques de la mer du Sud, se trouve un parc clôturé qui entoure une ancienne habitation simple mais commode.

Sept ans auparavant il était arrivé dans l'île un homme que les indigènes appelaient alors « l'étranger », mais à qui ils donnèrent bientôt le titre expressif d' « Ami envoyé de Dieu ». Celui-ci était accompagné d'une jeune femme de beauté rare que les indigènes appelèrent sa fille jusqu'au moment où un prince indien l'ayant demandée en mariage l'homme dit : « Celle que vous me demandez est à moi ». Un an après un fils leur était né et la jeune

femme que les indigènes baptisèrent du nom d' « Ange de la Beauté » apparut de moins en moins fréquemment parmi eux. L'ami envoyé de Dieu n'était autre qu'Ivan Maixner dont la disparition avait pendant quelque temps causé un vif étonnement dans le monde. L'Ange de la beauté était l'idéal de sa vie : Sa Ruth !

La pensée unique et entière de l'artiste, celle qui dominait toutes les autres, était la restitution à celle-ci de tous ses degrés d'être, dont certains avaient conservé leur individualité. Et l'étude et l'œuvre de sa vie actuelle était de former en elle les degrés d'être qui n'étaient que partiellement évolués. Environ quatre ans après leur arrivée dans la petite île, ils reçurent la visite d'un homme qu'Ivan avait connu à Aleppo et avec lequel il était en affinité pathotique et intellectuelle.

Comme les deux hommes se promenaient ensemble sur la terrasse de la maison au cours d'une fraîche soirée, Alpha dit : « Il vous est connu que sauf par leur volonté et leur désir spéciaux et par le pouvoir de mettre en exécution cette volonté et ce désir, ceux qui ont étudié avec nous et sous notre direction, comme vous l'avez fait, sont observés dans les raréfactions mentales, psychiques et nerveuses de l'état physique, et puisqu'en raison de votre affinité vous n'avez pas eu la volonté ou le désir de nous cacher aucune chose de votre longue aspiration ; son graduel accomplissement et son actuelle réalisation ne me sont pas cachés. » Ivan répondit : « Non seulement je le sais, mais la conscience de votre présence en pleine sympathie et comme aide effective m'a soutenue aux heures de lutte, de lassitude et de découragement. C'est pourquoi nous vous faisons une bienvenue non seulement d'affection et d'estime, mais aussi de gratitude. La théorie et la pratique, la raisonnable hypothèse et sa réalisation, sont, je le sais, dans les circonstances actuelles justifiables ; et bien que l'ancienne sagesse et sa dualité l'intelligence, portent témoignage de la possibilité de réunir les parties

d'être des séparés qui ont conservé leur individualité, et même de remouler les constituants qui bien que groupés par affinité ne sont pas suffisamment évolués pour retenir leur ancienne similitude, souvent le doute de ma connaissance et de ma puissance m'aurait découragé si je n'eusse été poussé vers un but moins précieux et moins ardemment désiré ».

— « Cependant la rétention des degrés individualisés des séparés est bien connue et souvent attestée même dans la tradition écrite, et ceci, non seulement à l'égard des groupements et hiérarchies. Par exemple il est attesté en ce qui concerne le grand chef instructeur ou champion des « Retirés de la plasticité », que non seulement il a amené et initié les hommes qui étaient d'Eshrel vers la Sainte Montagne, mais qu'il a initié tous ceux qui étaient d'Eshrel dans les nuages et dans la mer, c'est à-dire dans les eaux qui sont au dessus et en dessous de la terre, parce que la conservation et la restitution de tous les siens lui furent enseignées par la Divinité dont il était le représentant spécial. Il est aussi enregistré d'un des plus anciens Kevès, que s'étant par sa connaissance et sa puissance extériorisé de son corps, et ayant bravé les conditions de l'état nerveux en déséquilibre, il arracha des concrétions sous la terre les constituants aptes à la construction d'un corps glorieux, et reprit le corps qu'il avait volontairement quitté. Il choisit alors pour l'habitation de ceux qu'il ramenait avec lui de la région des nuages et des profondeurs de la mer, des corps de séparés qui dormaient, c'est-à-dire, que bien qu'ils eussent perdu toute conscience de leur entourage nervo-physique ils étaient intacts, c'est-à-dire exempts de la plus légère atteinte de décomposition.

— « Vos paroles, répondit Ivan, me rappellent ce qui parfois trouble mon bonheur : Savoir, si l'utilisation de la forme inanimée dans laquelle la vitalité avait entièrement disparu pour en faire l'habitation des états d'être, de ma bien-aimée était chose légitime » ?

— « Je ne suis pas votre pensée. ».

— « Voici. — Ne se pourrait-il pas, que par cette action quelque chose de la noyée eût été expulsé de son habitation, l'assujettissant ainsi à la douleur et à la perte ? »

— A présent je comprends votre doute et vos craintes, et je suis bien aise que vous m'ayez parlé ainsi, parce qu'au mieux, nous sommes sujets à tant d'anxiétés et de souffrances inévitables, que chérir celles qui n'ont aucun fondement véritable est un gaspillage de force et partant une violation de la loi de la Charité. « Ecoutez donc : comprenez et soyez consolé ! »

— « J'écoute votre voix comme toujours avec joie. »

— Votre expérience était d'un intérêt si considérable que depuis l'heure de la séparation d'être de votre bien-aimée, nous surveillions chaque circonstance qui s'y rapportait directement ou indirectement jusqu'à l'accomplissement de notre grande œuvre.

— Pendant dix-sept ans ?

— Des œuvres telles que celle-ci qui dépassent le triste horizon de la mortalité ne sont limitées ni par le temps ni par l'espace. Après que la forme nervo-physique de votre bien-aimée fut passée au-delà de votre sentientation, l'Amour qui illuminait votre aura évoluée de sa clarté inchangeable, fut pour le degré sous-nerveux extériorisé, comme une lumière de phare persistante et radieuse, et ce degré, qui, n'aurait pas quitté sa normale habitation, si celle-ci avait été conservée par l'embaumement intégral de façon qu'elle fut rendue incorruptible, est entré, et est demeuré dans votre aura pendant que, protégé par celle-ci, le degré nerveux de l'être nerveux passait en sommeil à travers des régions d'eaux encore assujetties au déséquilibre et reposait dans les profondeurs lumineuses et harmonieuses. En raison de la jeunesse et partant du manque de maturité de la séparée, le degré psychique de son être ne pouvait pas être retenu par l'habitation nerveuse, et à une certaine époque, sans souffrance, sans violence il

monta de l'océan au pays des nuages, c'est-à-dire de la plasticité plus dense qui est sur la surface de la terre à la plasticité plus raréfiée qui est au-dessus de la terre. Pendant ce temps vous idéalisiez votre conception de grâce et de beauté et vous immortalisiez ainsi que votre bien-aimée par votre tableau de « Ruth au champ ».

Bien qu'à cette époque-là votre génie n'ait pas été aussi évolué et que vous n'ayez pas possédé alors l'habileté technique et aussi la maîtrise qui est la vôtre à présent, ce tableau était resplendissant de la pensée qui est la formation. En ces temps-là vous avez rencontré une simple sensitive, qui éprouva aussitôt pour vous une sympathie très vive, qui aurait pu dégénérer en amour, si, dans sa simple mentalité de paysanne elle ne se fût pas défendu de donner à un autre homme qu'au rude fermier, père de son fils, une seule pensée d'affection ou d'amour.

Néanmoins, elle vous avait accompagné à la galerie où elle vit votre tableau, celui-ci comme toujours entouré d'une foule admiratrice et subjuguée par ce phénomène de la pensée matérialisée devenant formation. Elle fut très profondément impressionnée,non seulement par la beauté de l'œuvre, mais encore par l'attraction qu'exerçait sur elle l'artiste formateur; craignant que ce sentiment de sympathie ne devînt trop impérieux et capable d'être plus fort que ses saines notions de devoir, elle eut le courage d'abréger son séjour à la ville et de retourner à son humble foyer. Avant qu'elle eût quitté la cité, vous lui envoyâtes l'ébauche de votre tableau qu'elle associait volontiers dans ses pensées aux images placées à l'église au-dessus de l'autel et devant lesquelles elle brûlait des cierges. C'était pendant qu'elle était sous l'influence de cette puissante impression que sa deuxième entant fut conçue. Le brutal embrassement de l'homme à qui elle était légalement liée pour la vie fut idéalisé par votre pensée, et au temps de la conception toute son aspiration était celle-ci :

« Puisse mon enfant être à la similitude de Ruth. Lorsque neuf mois plus tard l'enfant naquit et que la mère vit le grand contraste qui existait entre sa fille et ses parents et le reste de son entourage, elle en fut à la fois joyeuse et inquiète. Elle exprima un timide désir au sujet du choix d'un nom disant : « J'aimerais que l'enfant fût nommée Ruth. » L'homme répondit d'un ton d'autorité : « Le nom de ma mère fut Jeanne et ce sera aussi le nom de l'enfant ».

Le fermier était un puritain rude et d'une mentalité bornée ; comme Jennie grandissait, sa grâce et sa beauté avaient quelque chose d'étrange et d'indéfini qui le troublait, de sorte qu'il la traîtait durement. La jeune fille très malheureuse n'eut pas le courage d'affronter certaines circonstances ou peut-être ne sut pas les éviter, mais toutefois, elle en fut si profondément troublée moralement, mentalement, et surtout nerveusement, qu'étant à la veille d'un mariage forcé avec un riche propriétaire, elle préféra s'y soustraire et mit fin à sa peine en demandant un refuge aux eaux de la rivière où elle se noya, favorisée en cela plutôt par un effet de cette sagesse voilée qui est communément appelée la Providence, plutôt que victime du hasard qui, en réalité n'existe pas. Après votre finale et effective évocation des degrés de votre Ruth « dans le nuage et dans la mer » le corps nervo-physique qui fut façonné par la mère à la similitude de votre idéal, reçut les moins denses degrés d'être. Or, les degrés plus raréfiés de la jeune villageoise n'étaient pas évolués et par conséquent à leur séparation ils n'étaient aptes qu'à retourner, par naturelle affinité à la collectivité des constituants pareils desquels ils étaient pris. Pour cette raison vous n'avez causé de violence à aucun degré de la jeune villageoise. Tout ce que vous avez fait a été de sauver la belle forme qui était formée par l'union de votre pensée qui était la formation, avec celle de la mère.

Ivan Maixner leva la main brune et mince de son hôte et maître à ses lèvres, et la baisa affectueusement et respectueusement. « Vous avez enlevé de ma vie son unique fardeau, dit-il ; mais, cette constatation ne m'est pas nouvelle. Depuis l'heure de notre première rencontre, lorsque vous me receviez chez vous, à Aleppo comme un étranger presque sans ami, vous avez toujours été pour moi une source continuelle de réconfort, une lumière de phare infaillible, de joyeuse expectative pour le travail ardent et pour la réalisation de toutes les possibilités.

— « Il est naturel qu'il en soit ainsi chez ceux qui ont étudié leurs semblables tels qu'ils sont. Ce qui est étonnant,ce n'estpas qu'ils soient imparfaits, mais qu'ils soient tels qu'ils sont. Si les êtres des densités moindres étaient assujettis à des conditions pareilles à celles que subit l'homme, il est probable qu'ils auraient cessé d'exister depuis longtemps. Les capacités de l'humanité pour l'endurance, le courage, le pathotisme et l'utilité sont prééminentes. Celui qui est évolué à la connaissance de la vérité peut se rendre compte de la réalité au touchant récit transmis par la tradition qui rapporte comment un des plus humbles et des plus sages de l'ordre des Retirés de la Plasticité plaida avec l'Holocaustal pour l'allégement des douleurs et souffrances humaines ; et il lui fut répondu « Je souffre dans et avec l'homme. »

En vérité à l'égard de l'humanité, la compassion seule est la justice.

Pensée Lumineuse

En chœur triomphal, les immortelles paroles du glorieux passé chantent l'allégresse des sphères, et la terre répond à la Joie !

Une voix parcourt les montagnes en proclamant les temps promis ; les habitants des hauteurs s'éveillent et s'assemblent !

Levez-vous travailleurs ! accourez, forgerons ! guerriers, prenez vos armes. Formateurs et combattants, unis dans la lutte suprême dont la victoire est la couronne !

Souvenez-vous ! Souvenez-vous : « Les hommes droits hériteront la Terre ; la postérité du juste est affermie à jamais ; les fils de la Justice annonceront le règne de l'Equité !

Moissonneurs soyez prêts à cueillir la récolte mûre ! Voici le pays où coulent le vin et le lait, l'huile et le miel ; osez franchir les portes ; soyez désaltérés !

Les conducteurs sont descendus ; les peuples les suivent ; leur parole est une bénédiction ; leur pensée est comme un abri. Ils vont !

Nations, réjouissez-vous ! Etoiles, irradiez votre joie vers les astres amis ! Des voix clament de monde en monde : « la paix à ceux qui la désirent », la paix qui est le pavillon du bonheur !

Que chaque pensée soit l'espérance ! chaque parole d'encouragement ! Echos, vibrez de vallons en vallons ! toute la terre est emplie de Gloire !

Enfants de l'art, entendez les voix de splendeur ! que

votre génie façonne la matière harmonieuse qui révèlera la beauté psychique et pure !

Soyez libres et saints, vous les élus de la forme, venus pour enseigner aux hommes l'incessant Idéal qui doit être leur but !

O guides, soyez nobles ! Vous êtes les intermédiaires ! L'Intelligence emprunte votre bouche ; concevez les merveilles des possibilités ; rappelez largement les souvenirs de force et les divins espoirs, afin que les déserts en soient transfigurés !

Pareilles à de grands oiseaux blancs, elles planent les magnifiques paroles du livre grandiose où s'écrit le destin futur de la royale Humanité !

Recevez-les ! comprenez-les ; qu'ils se revêtent des densités dans l'éclair de votre enthousiasme pour étendre leurs ailes calmes au-dessus des intelligences !

Artistes de la lumière intégrale, préparez vos âmes émues à refléter comme un miroir sacré le poème éternel des extensions où l'Ordre règne !

O musicien, qui résonne comme une harpe à tous les sentiments, fais dire le récepteur des hymnes de triomphe, de bonheur et de Paix ! Que ton rythme apaisant ou héroïque enflamme le zèle de plusieurs et verse l'équilibre à ceux qui sont troublés !

Peintre, évoque-nous la splendeur merveilleuse de l'harmonie tendue vers le progrès, la mélodie des lignes, la grâce des couleurs et l'éclat des lumières et les groupes épanouis selon l'affinité profonde.

L'Immensité est devant toi, Poète, ouverte comme un champ béni ! Ton langage est une musique qui décrit en image le symbole par lequel l'invisible expose en tous degrés ses lois !

Poète, viens chanter ! Poète, viens combattre ! que ton verbe délivre ! que ta parole prophétique appelle et forge la victoire !

Spiritualisez-vous, artistes dont le rôle est de perfection-

ner sans cesse toutes choses, afin que vous soyez capables de réfléter les divins Océans !

En avant sur les routes! En avant par les sentiers qui montent ! Vous êtes les clairons de la marche, les fanfares du réveil, les trompettes de l'effort soutenu ! Sonnez l'assaut de l'immortalité ! La charge à travers l'abîme conquis !

La lumière a traversé l'abîme ! les ténèbres seront changés en gloire ! l'aridité fleurira ! L'Indicible règnera à jamais ! Alléluia !

O Vierge qui te lamentais à la recherche de ton amour, revêts ta robe de noces, pour les insondables joies de ta dualité parfaite !

Dans les profondeurs de son intelligence évoluée l'homme a enfin trouvé son continuel espoir ! Et de mondes en mondes, de cimes en cimes, de vallées en vallées, roulent, en échos innombrables, les immortelles paroles du passé, les paroles des annonciateurs de Victoire !

Disciplinons notre pensée

Larges et hautes sont les portes de la méditation, dans leur magnifique plasticité, elles se modèlent pour ainsi dire à la mesure de chaque être. Sous l'arc majestueux s'éploient des ailes; par l'huis entr'ouvert glissent furtifs ceux qu'un désir timide entraîne. Le premier pas pour franchir le seuil est beau comme la grande envolée ; chercher l'air et la lumière, c'est déjà l'aspiration noble vers la vie, vers la connaissance. Il n'est pas nécessaire de savoir qui suit ou qui précède sur cette route infinie ; uns à uns les horizons se déroulent, s'élargissent, s'illuminent.

Tant de pensées quelquefois se pressent auprès des portes qu'il faut leur assigner un rang, régler leur cortège ; la confusion et le désordre ne s'allient pas à la méditation. Faisons donc en nous d'abord le silence propice, puis écoutons et classifions nos pensées dans la libre paix de notre moi supérieur. Avant de méditer sachons bien quels sommets ou quelle vallée, quelle source cachée ou quels océans nous attirent. En concentrant notre esprit sur un seul point, la réponse la plus proche de nous-mêmes nous sera donnée et si sa logique côtoie pour quelque temps encore l'unique droit chemin, l'effort accompli ne sera pas perdu, il nous aura rapproché par l'aspiration du foyer de la connaissance.

Méditer est notre moyen d'atteindre un maximum de possibilités. A ceux qui ne sont encore évolués que dans le physique, à ceux mêmes qui n'ont qu'un embryon, un désir d'évolution, cette discipline sera aussi utile, aussi profitable qu'aux êtres privilégiés déjà conscients en différentes raréfactions et qui d'instinct, comme l'aigle vers le soleil, montent jusqu'aux régions sereines de la spiritualité.

La pensée est formation, elle doit forger nos vies ; au lieu

de nos idées habituelles, courtes, hachées, diffuses qui ne peuvent rien construire en nous ni autour de nous, choisissons par affinité une pensée vivante, dynamique; suivons-la, épanouissons-la, jusqu'à notre plus haute conception, puis, limités par nos seules bornes, arrêtons-nous et contemplons dans une plénitude de force et d'allégresse ; tel après une longue marche, le voyageur aspire l'air vivifiant de la montagne qu'il vient de gravir et embrasse d'un regard ébloui, les vastes horizons naguère insoupçonnés... Ainsi il devient un être pensant.

Toute vie voit se dresser devant elle une série de problèmes obsédants ; à peine ose-t-on les regarder en face, moins encore en chercher les résultantes. Et cependant rien, à priori, ne nous défend de savoir, de comprendre ; nous sommes seuls à poser des bornes à notre pouvoir. Ce que nos yeux ne discernent pas, ce que nos oreilles sont inaptes à saisir, des sens plus subtils, endormis ou latents, nous en rendraient maîtres ou conscients. Quelle sérénité, quel repos, quelle irradiation merveilleuse si nous parvenions à éclairer de quelque lueur espérante l'un des replis obscurs de notre esprit où se terrent comme des malfaiteurs, les négations, les craintes, les doutes, les défis... Qu'étions-nous déjà ? Que serons-nous encore ? Pourquoi Vénus ? Où allons-nous ?...

Vastes champs de l'hypothèse devant lesquels recule la pensée !

. . . .

Méditation ! O vous, notre guide, frayez les voies où nous n'osons marcher !...

Ce que la froide raison du matérialiste accepte comme dernière fin, l'intuition mystique sans cesse soulevée, emportée au souffle de la spiritualité, ne l'admettra jamais. Les religions, sujettes elles aussi, au vertige des cîmes.... et du mystère, nous transforment miraculeusement après la mort, en une sorte d'impensable, allant se perdre dans l'Impensable Divin !

Mettant presque d'accord tous les modes de conclure, la philosophie Cosmique nous enseigne que l'individualité d'un état d'être est le gage d'une immortalité correspondante, par conséquent partielle, et que l'unité quaternaire, ou unification de tous nos états et degré d'être, assure la palme glorieuse de l'immortalité intégrale.

Si notre volonté n'a eu aucune part dans l'acte de naître, si nous sommes exempts de la responsabilité du fait, il en devient tout autrement dès que nous avons reçu le don de la vie ; nous avons un but, une mission, préparer, édifier sa durée éternelle ?

Sans notre coopération, notre effort inlassable, nous ne serions en effet dans le Cosmos de l'être qu'un peu de matière atomique assumant pour un temps une forme fragile, composée d'un agglomérat de molécules plus ou moins intellectualisées. Mais devenus conscients de notre rôle sublime, éveillés par la méditation, dans tous les possibles de notre moi supérieur, nous tendons à réaliser selon le concept divin, la perfection de la vie.

C'est notre droit, notre devoir grandiose !

Vivre ! discipliner nos pensées, nous individualiser, hommes divins et humains, pour devenir le vase d'élection, le constructeur héroïque, capable d'établir en beauté, en ordre hiérarchique la chaîne de l'être!

Les ténèbres se dissipent ! Nous l'étreignons enfin le problème des problèmes : Voici : Vous avez reçu la vie, œuvrez, pour la rendre à jamais impérissable ; elle vous a été donnée actuellement mortelle pour que vous la sculptiez *Immortelle !*

. . . .

Larges et hautes sont les portes de la méditation ? Les voiles se déchirent devant ceux qui pensent : Comme la rosée du matin pare les fleurs sous les premiers baisers du soleil, aux clairs rayons de la lumière intégrale brillent et scintillent les facettes diamantines d'une rosée vivifiante : l'Espérance !...

RÊVERIE

A la table de famille, il y a toujours une place vide... c'est la place de l'Etranger !

Quelle est vide depuis longtemps la place de l'Etranger !

Quand passera-t-il sur la route, le voyageur aux pieds poudreux ? Depuis que j'ai le souvenir, il n'a encore jamais paru...

Et voici que j'ai rêvé que l'Etranger allait venir, et qu'il est celui que j'attends !... Je sais que mon intuition est vraie !... et je sais qu'il viendra bientôt, dans son vêtement couleur de poussière !

Quand il quittera notre maison, je serai sienne à jamais... et, près de lui, j'irai... comme autrefois !

Et maintenant je le vois s'approcher très au loin sur la route !... et mon cœur s'inonde de joie !

Mettrai-je mes habits de fête, afin de paraître plus belle ? .. Je dormais jusqu'alors dans un grand rêve calme !... voici que mes pensées s'éveillent ! Je ne mettrai pas mes habits de fête : il comprendra que j'ai compris !... Je revêtirai ma robe de lin, avec seulement un lis à ma ceinture bleue...

Je me souviens !... je me souviens !...

Il est de la sainte phalange dont l'idéal est la Justice !

Il est de ceux qui ouvrent le chemin de l'homme vers la Lumière et vers l'Amour !

Il est de ces cachés qui sèment du Bonheur !

Réjouis toi, mon âme ! à l'heure où le soleil du soir illumine le ciel comme une promesse triomphale, il fran-

chira le seuil de la maison fidèle, et son cœur se reposera !...

Et voici que le repas commence où doit se réaliser mon espoir !

Mon père a permis que la porte reste ouverte, afin que celui qui vient par le dur chemin sache qu'il est l'Attendu !

Mes frères, très graves, se sont assis en silence... et ma mère a laissé près de moi la place de l'hôte inconnu !

. . . .

Il est entré simplement, comme en un geste de chaque jour... Il s'est assis auprès de moi ! et je n'étais pas surprise... mais une vie plus radieuse pénétrait toute ma vie !...

Et puis il a parlé ! Sa voix était chaude et puissante comme un torrent de poésie ! La chambre s'emplissait de lumière diamantine ! Sa tunique de chanvre était comme un manteau de soie tout ruisselant d'azur et d'or !

Et je buvais l'Intelligence ! et c'était comme si mon être s'endormait d'un sommeil de gloire, s'éveillait d'un éveil de force !

Et mes frères, gardiens inaudacieux et taciturnes de l'Idée, tressaillaient d'un désir d'action !

Et, dans une illumination croissante, avec un visage auréolé de noblesse héroïque et d'amour infini, il disait : « Vous avez entendu qu'il y a un temps pour chaque « chose ! le temps de se taire est passé ! c'est l'heure de « vouloir et d'oser ! l'heure de replacer la royale couronne « sur le front de l'Humanité !... Je passe, en vous laissant « le mot d'ordre sacré ! Je vais de foyer en foyer allumer « les espoirs prochains !... »

Et les grandes paroles nous emportaient de hauteur en hauteur !...

Quand la belle veillée fut tout près de finir, nous nous sommes trouvés dans un coin de la salle, seuls pour un moment... Il a répété doucement : « Demain, je partirai. »

Et moi, j'ai pris sa main, et j'ai dit : « Je suis prête ! » Un éclair de bonheur parfuma son regard et, comme un chant de bienvenue, vers moi semblait venir un océan d'attentes !

« Oui ! vous vous souvenez ! la grande Idée qui du fond « du passé a fait en vous son nid s'est éveillée dans sa « splendeur !... Mais à chaque tournant de la route immor- « telle vous devez librement choisir. Le jeune être nou- « veau qui porte un souvenir est-il un volontaire, tout « entier perméé par l'ancienne mission ? La vie est sou- « riante, à vos jours printaniers... Avez-vous mesuré « l'âpreté du labeur ? »

Alors, j'ai cru voir l'Avenir ! et j'ai su, consciemment, montrer que j'étais prête. « Tout mon bonheur est mon « amour ! Tout mon bonheur est dans l'Unité sans fin de « la Dualité sans limites ! Et je sens, et tout mon être « affirme, qu'en servant tous les deux l'inépuisable cause, « nous ouvrons à nos âmes l'Éternel Avenir !... »

Alors il a posé ses lèvres sur mon front et ses mains sur ma tête !

Et quand le lendemain parut l'aube d'argent, deux voyageurs allaient vers les cités lointaines...

QUESTIONS

« Malgré le peu de temps que j'ai pu consacrer à l'étude « de la philosophie cosmique, je l'admire profondément. « Toutefois je ne vois pas comment mettre en pratique « ses beaux enseignements étant très occupée par les be- « soins de notre vie quotidienne. Nous n'avons que juste « le nécessaire pour vivre, je suis obligée d'aider mon « mari en sa correspondance, de faire la cuisine, etc., etc. « Ainsi la vie idéale qui m'intéresse tant dans les ouvra- « ges cosmiques me paraît bien éloignée. Hélas ! »

-- Il y avait un conte dans lequel cette jolie fée, la Poésie, sœur bienaimée de la Reine Veritas donnait à un jeune prince héritier une lanterne merveilleuse qui avait le pouvoir d'embellir tout ce qui tombait sous sa douce clarté.

Grâce à elle, l'enfant pouvait voir la cuisinière transformée en porteuse de vitalité physique, vêtue d'une belle robe d'émeraude pailletée d'or, l'humble couturière devenue habilleuse de l'enfant de prédilection du Roi Suprême (en attendant que l'enfant mît sa robe nuptiale resplendissante) portant un ruban couleur améthyste de la royauté et un insigne radieux.

Ainsi tout était tellement transformé pour le jeune protégé de la fée bienfaisante, qu'il passait sa vie dans un pays d'enchantement où tout était pour lui une nouvelle source de joie.

Tout ce qui touche le bonheur humain est de première importance. L'humanité n'est-elle pas l'enfant de prédilection du roi ? Lorsque nous pensons au suprême représentant de l'homme Divin et humain qui a bu jusqu'à la lie la coupe des souffrances humaines, sa voix nous apparaît toute illuminée par ses pas glorieux. Qui osera penser que cette voix n'est pas celle du progrès et du perfectionnement ?



« Je me méfie naturellement des « Ecritures Saintes »
« telles qu'elles sont livrées au monde civilisé, vu leur état
« de mutilation et les faussetés qui s'y sont glissées. Tou-
« tefois il s'y trouve des passages assez nombreux dont on
« sent la vérité profonde. Citons par exemple : « Oublie
« aussi ton propre peuple et la maison de ton père. » Sa-
« chant la tendresse et l'Amour des Cosmosophiles envers
« leurs parents, j'aimerais beaucoup avoir l'explication de
« ce verset du Royal Psalmiste. »

Ce passage où il est dit : « Oublie ton propre peuple et la maison de ton père » n'est pas contre la patrie ou contre le foyer familial, mais il nous enseigne que l'homme doit avant tout être libre et penser par lui-même, sans se laisser entraver (comme beaucoup d'êtres, même parmi les plus jeunes) par l'habitude ou les fausses croyances qui rendent impossible toute évolution. Ce passage met donc l'homme en garde contre la résistance que peut lui opposer son entourage, dans sa marche vers l'évolution.

Paraîtra fin Novembre

« Vers la Lumière »

ROMAN

PAR **AIA AZIZ.**

(*Un volume* **3 fr. 50**)

Ce roman tout rempli de faits et d'événements se rattachant à la vie du degré nerveux, vie si peu connue, si mal comprise, ouvre à l'étudiant des perspectives vastes et pratiques sur l'application actuelle de la Philosophie Cosmique.

Pour les uns, il sera comme une introduction, d'un puissant intérêt dramatique, qui facilitera la compréhension de tous les ouvrages parus ; pour les autres il jettera une vive lumière sur leurs études antérieures, au point de vue de la science psychique, de la sociologie, de l'évolution individuelle, de la dualité, et des idéales possibilités auxquelles peut aspirer l'homme Psycho-Intellectuel.

Dans les conflits émouvants de l'ombre et de la lumière, on y verra se dérouler rigoureusement une partie de la chaîne des causes et des effets, se déterminer les destins, par les lois de l'action, de la pensée et de l'affinité.

Tous trouveront dans ces pages des thèmes de méditation et des raisons de progrès.

Un large souffle d'espérance illumine et magnifie ce tableau profond d'humanité qui s'élève comme un phare pour guider *Vers la Lumière* toutes les bonnes volontés.

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher).— Imp. DANIEL-CHAMBON

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON